

BULLETIN

SALESIEN

Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS de Sales).



Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-les sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

DA MIHI ANIMAS CÆTERA TOLLE

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288
Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

XX^e ANNÉE — N^o 8 231

Paraît une fois par mois.

JUIN 1898

Hommage international à Don Bosco.

A l'occasion du dixième anniversaire de la mort de notre vénéré Père Don Bosco, un Comité promoteur s'est constitué à Turin, sous la présidence de S. G. M^{re} l'Archevêque, pour organiser un *hommage international à Don Bosco*, en vue d'honorer sa mémoire bénie et d'étendre à des âmes de plus en plus nombreuses les bienfaits que sèment ses Œuvres dans le monde entier.

La forme spéciale que prendra cet *hommage* sera l'édification d'une chapelle en la Maison où repose Don Bosco, au Scolasticat de Turin-Valsalice (1).

Toutes les nations qui possèdent des Salésiens réclament l'honneur de s'associer à cet hommage. Des Comités nationaux se constituent en ce moment pour faire droit à ce désir des amis de nos Œuvres dans les deux mondes.

Le Comité national français, formé par les soins d'un Délégué du Comité promoteur venu à Paris avec cette mission spéciale, comprend l'élite de nos amis de la capitale.

S. E. le cardinal Richard, archevêque de Paris, a daigné accepter la présidence d'honneur de ce Comité, qui fera prochainement un appel aux amis de Don Bosco en France, à l'effet de centraliser les offrandes à Paris.

Pour ne pas retarder davantage ce numéro, nous nous en tenons, ce mois-ci, à cette annonce laconique d'une nouvelle qui réjouira sûrement tous nos chers Coopérateurs.

(1) La chapelle provisoire, en bois et en plâtre, menace ruine.

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus



En Égypte, la terre classique des Pharaons, coule un fleuve célèbre de toute antiquité, à cause de la longueur extraordinaire de son cours (presque 6000 kilom.) et de la fécondité inouïe que ses eaux communiquent au sol. C'est le Nil. Et cependant ce roi des fleuves n'est à sa source qu'un mince filet d'eau s'échappant des lacs équatoriaux du centre de l'Afrique. Mais ce filet d'eau grossit à mesure qu'il chemine; et il va, traversant des vallées étroites et encaissées qui le cachent à tel point, qu'on le croirait disparu dans les entrailles de la terre. Mais le voici qui reparaît comme ragaillard. En vain des roches formidables et le sable embrasé de son lit tentent de lui barrer le passage: combattu sans pouvoir être arrêté, il poursuit son chemin, jusqu'au moment où, devenu un fleuve immense, il répand sur l'Égypte entière, au moyen d'inondations périodiques, ses eaux bienfaisantes qui, après avoir formé deux bras distincts, vont enfin, par une double et large embouchure, se jeter dans la Méditerranée.

Le Nil est avant tout, chers Coopérateurs et dévouées Coopératrices, une image du christianisme, qui, après avoir eu des commencements humbles et faibles, contrarié et combattu de mille manières, s'est cependant étendu comme un fleuve immense, dont les flots bienfaisants ont fécondé la terre entière. Malheur à l'Égypte si elle n'avait point le Nil! Le plus fertile pays du monde serait bientôt un affreux désert. Mais surtout malheur au monde si le christianisme lui était retiré: il ne tarderait pas à retourner aux horreurs et aux brutalités du paganisme. Le Nil est encore une image exacte des dévotions nées du christianisme et tout particulièrement de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Qu'était donc, en vérité, cette dévotion à son origine? Très peu de chose, ou plutôt rien aux yeux du monde. Quelques novices du monastère de la Visitation de Paray-le-Monial, au cœur même de la France, dé-

sirent témoigner leur affection et leur gratitude à leur maîtresse bien-aimée, Marguerite Alacoque, dont la fête, en 1685, tombait un vendredi; elles tenaient aussi à passer cette journée de la façon la plus consolante pour cet Apôtre du divin Cœur, l'humble religieuse aujourd'hui élevée sur les autels. Mais les pieuses enfants n'ont rien qui puisse seconder leurs desseins, pas même une image du Sacré-Cœur... Prenant alors une simple feuille de papier, elles y dessinent à la plume un cœur enflammé, entouré d'épines, surmonté d'une croix et portant au centre le mot: *Charitas*, tandis qu'on lit autour *Jésus, Maria, Joseph, Anna, Joachim*. Cette image toute simple, que l'on conserve encore actuellement dans le Monastère de la Visitation de Turin, devait être le principe du culte étendu, universel, que nous voyons rendre aujourd'hui au Sacré-Cœur de Jésus; cette modeste fête de famille était le point de départ des manifestations solennelles, grandioses et innombrables auxquelles nous assistons. En d'autres termes cette fête intime, le grain de senevé de l'Évangile, devait, en deux siècles, devenir un arbre majestueux au feuillage imposant et aux frondaisons puissantes, à l'ombre duquel la famille entière de Jésus-Christ trouve protection, fraîcheur et joie. De Paray-le-Monial, la dévotion au Sacré-Cœur gagna bientôt tous les autres monastères de la Visitation en France, et conquiert le cœur de cette généreuse nation. Nous la trouvons bientôt en Italie, en Espagne, dans le Portugal, en Pologne, en Allemagne et peu à peu dans toute l'Europe, d'où, pour suivant sa marche triomphale, elle pénétra dans le Nouveau-Monde, atteignant de nombreuses contrées de l'Asie, suivit les progrès du christianisme dans l'Afrique, pour étendre enfin son règne béni jusqu'aux plages lointaines de l'Océanie. Est-ce à dire qu'elle ne rencontra ni obstacles, ni oppositions, ni guerres d'aucun genre? C'est le contraire qui est la vérité. Peu de dévotions ont vu leur établissement et leurs progrès battus en brèche par des hostilités comme celles dont les efforts s'acharnèrent contre la dévotion

au Sacré-Cœur de Jésus. Mais le Maître avait donné à l'humble et sainte fille de François de Sales l'assurance que « *Son Cœur régnerait malgré les contradictions* ». Cette parole divine eut son entier accomplissement. Et comme la vitalité qui anime cette dévotion puise son origine et sa force dans la vitalité même du christianisme, ce qui explique sa raison d'être et sa propagation, ainsi voyons-nous surgir en peu de temps dans le monde entier : chapelles, églises, ordres religieux, confréries et associations pieuses dédiées au Sacré-Cœur de Jésus; et cette floraison merveilleuse d'œuvres de tous genres est marquée au coin d'une variété admirable, d'un zèle riche de toutes les industries, en un mot de tout ce qui peut immortaliser une entreprise, éterniser une institution. La fête même du Sacré-Cœur qui, il y a deux siècles, était célébrée en quelques diocèses seulement et avec la messe commune de la Passion, s'étendit peu à peu à toute la catholicité, fut élevée au rang de double de première classe, dotée enfin d'une messe et d'un office propres.

Ces réflexions, chers Coopérateurs et dévouées Coopératrices, ne peuvent rester pour nous sans porter quelques fruits : que ferons-nous donc pour honorer dignement le Cœur Sacré de Jésus, surtout en ce mois qui lui est consacré ? Quelle est la fin vraie et fondamentale de cette dévotion ? Quel moyen employer pour la mettre en nous et la faire fructifier ?

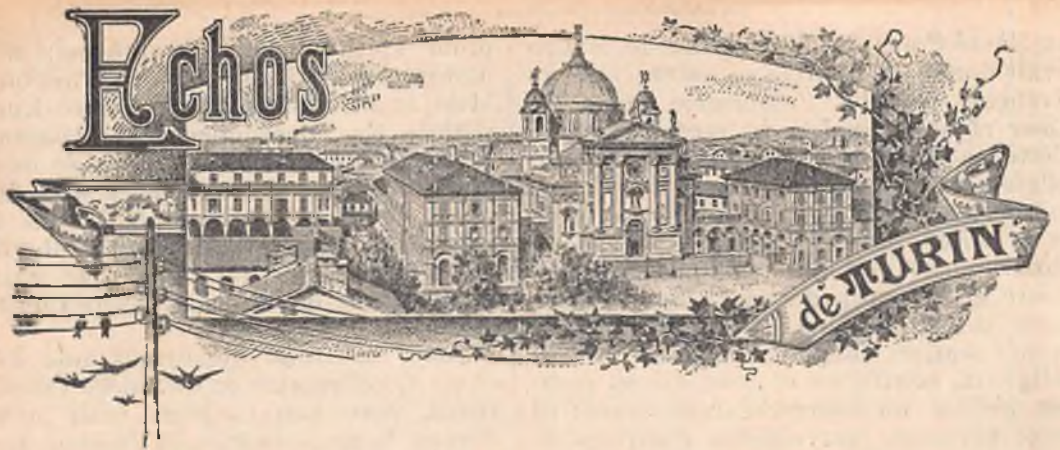
Ici encore, comme en toute autre chose, nous devons recourir à l'Église notre Mère, pénétrer ses intentions, écouter sa parole et en faire l'objet d'une pratique constante et généreuse. Nous serions bien mal inspirés si nous voulions nous en tenir à notre jugement privé et à nos sentiments personnels, au lieu de suivre l'autorité providentielle que Dieu, dans sa bonté, a établie guide indéfectible de notre vie. Nous risquerions de fausser la plus sainte des dévotions, et de donner en pâture à notre amour-propre des actes de piété dont les racines doivent, au contraire, plonger dans l'humilité chrétienne la plus sincère et la plus vraie. Or l'Église, en approuvant la fête, l'office et la messe du Sacré-Cœur, dit agir ainsi « afin que les fidèles, grâce à ce symbole du Sacré-Cœur, se rappellent et honorent avec plus de dévotion, plus de ferveur et un plus grand

profit spirituel l'amour que nous a démontré Jésus-Christ dans sa Passion, sa Mort et l'Institution de la Sainte Eucharistie. » En conséquence, la Passion et l'Eucharistie sont, dans la pensée de l'Église, les deux plus grandes manifestations de Dieu à l'homme, l'objet très spécial, le but élevé, le double et grand idéal d'un cœur et d'une âme animés d'une vraie dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

Nous mettrons donc tous nos soins, chers Coopérateurs et dévouées Coopératrices, à ce que toujours mais surtout durant le mois de juin, la Passion de Jésus-Christ soit la grande occupation de notre esprit, la joie vive de notre cœur, l'aliment de notre conversation. Nous serons attentifs à rendre nos communions et plus fréquentes et plus ferventes. Et comme l'amitié vraie nous porte à faire nôtres les douleurs et les peines de nos amis, si nous voulons avoir une dévotion authentique au Cœur Sacré de Jésus, nous offrirons des Communions, des prières et des bonnes œuvres en réparation des outrages sans nombre que reçoit de tant d'âmes ce Cœur si bon, pour Le consoler aussi, et Lui donner un peu de joie au sein des amertumes dont l'abreuvent les pécheurs.

Notre bien-aimé Père Don Bosco nous a laissé, à titre de souvenir et comme par testament, un mot d'ordre sublime : « *Ad Jesum per Mariam* — à Jésus par Marie ». Mettons tout en œuvre pour nous montrer dignes, sur ce point comme en tout le reste, de ce Père vénéré, en demandant à sa Madone à lui, la Vierge Auxiliatrice, que nous venons d'invoquer durant tout le mois de mai, de nous accompagner Elle-même et de nous guider comme par la main vers son divin Fils. En d'autres termes, nous ne négligerons rien pour que la dévotion à Marie Auxiliatrice et la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus constituent pour nous comme une manifestation unique de notre foi et de notre amour, soient l'objet constant de nos pensées, la préoccupation incessante de notre cœur, notre soutien ici-bas, notre force, notre consolation aussi à notre dernier soupir.





L'OSTENSION DU SAINT-SUAIRE EN 1898

Depuis trente ans, les catholiques soupiraient ardemment après le bonheur de se prosterner devant le Saint-Suaire, qui est le trésor de cette catholique cité, pour se renouveler dans leur foi, dans leur confiance et dans leur amour, comme aussi dans leur reconnaissance envers Jésus-Christ Notre-Seigneur, dont ce Suaire garde l'empreinte humaine.

Cette ostension a eu lieu du 25 mai au 3 juin 1898.

Au moment où le flot des multitudes pieuses se dirige vers Turin, il nous semble que nous devons à nos chers lecteurs une courte notice sur cette relique insigne de la Passion.

Le Saint-Suaire est une relique insigne, un monument sacré et à jamais célèbre, auquel rendent témoignage la Sainte-Écriture, l'histoire, plusieurs miracles certains, l'autorité des Papes et celle des personnages les plus dignes de foi. C'est le linceul dans lequel fut enveloppé le Corps Sacré de Jésus alors que, après sa déposition de la Croix, il reçut la sépulture.

Tous les Évangélistes en parlent clairement et nous racontent que Joseph d'Arimathie, noble décurion et disciple de Jésus, pria Pilate de lui laisser prendre le Corps du Maître pour l'ensevelir; ils ajoutent qu'ayant obtenu ce Corps adorable, il acheta

un suaire, vint au Calvaire, et, le Sauveur une fois déposé de la Croix, il L'enveloppa dans ce linceul et dans un autre linge. Ensuite, lui et Nicodème, qui avait apporté une grande quantité d'aromates, *composèrent* le Corps du Sauveur selon la coutume du temps et le mirent dans un sépulcre neuf.

Après la résurrection de Notre-Seigneur, l'Évangile fait encore mention du Saint-Suaire, en nous disant qu'au matin du dimanche le Sépulcre fut trouvé vide parce que Jésus était ressuscité, mais que l'on y retrouva d'un côté les Suaires dans lesquels il avait été enveloppé, et de l'autre les bandelettes et le voile de lin qui avait recouvert Sa tête.

Comme on le voit, plusieurs linceuls ou Suaires enveloppèrent le Corps du Rédempteur, et il importe de ne pas les confondre avec le voile de lin qui couvrit Sa tête. Ce dernier voile est actuellement à Cahors; deux autres linges appelés Suaires, que l'on vénérât à Besançon et à Compiègne, disparurent tous deux à l'époque de la Révolution française, au point que toute trace en est perdue. De nos jours, l'église de Cadoin, au diocèse de Périgueux, possède encore un de ces voiles, mais sur lequel n'apparaît aucune image de Notre-Seigneur.

Ces différents Suaires ne nuisent aucunement à l'authenticité de celui de Turin,

qui seul garde l'empreinte du Corps de Jésus, signe indiscutable que le Suaire conservé dans la chrétienne capitale du Piémont est vraiment celui qui fut en contact avec la Chair adorable de notre Sauveur, celui-là même qui fut acheté par Joseph d'Arimathie, rempli d'aromates par Nicodème, étendu par deux disciples de Jésus sous le Corps du Maître après la descente de la Croix, le Suaire, enfin, dans lequel ce Corps fut enveloppé et retenu par des bandelettes. Sur ce linge à jamais béni, le Précieux Sang et les aromates imprimèrent l'effigie adorable de notre Rédempteur; c'est ainsi qu'on y voit, nettement marquées, les plaies des mains et des pieds; que la blessure du côté y apparaît d'une façon indéniable, grâce à une tache d'un rose sombre; que l'on y distingue les déchirures produites par la Couronne d'épines qui ceignit le front de la divine Victime; l'empreinte de la barbe et de la chevelure nazaréenne de l'Homme-Dieu y sont enfin parfaitement délinéées. En un mot, le Saint-Suaire présente, en une impression très nette, l'effigie et les lignes du Corps de Notre-Seigneur, dont la taille était de 1 m. 77.

La toile de ce linceul est de lin, d'une grande finesse, merveilleusement travaillé, et où n'entre ni coton, ni laine, et moins encore de l'amianté, comme on l'a cru parfois, parce que cette relique insigne fut respectée par les flammes d'un incendie; elle a la forme d'un parallélogramme de 4 m. 10 de longueur sur 1 m. 40 de largeur.

Actuellement, elle est ourlée d'un ruban de soie bleue; cette opération, exécutée sous le règne de Victor-Amédée II, est l'œuvre du bienheureux Sébastien Valfré, de l'Oratoire de Turin, qui tenait à ce que le Saint-Suaire ne pût s'effiloche.

Ce linge précieux fut certainement recueilli par les Apôtres et par Marie-Madeleine après la Résurrection de Jésus-Christ. Transporté en lieu sûr, peut-être dans la demeure de Joseph d'Arimathie, il dut être

l'objet de soins religieux de la part de ces amis du Sauveur, qui tenaient à garder avec amour et à transmettre aux générations futures les reliques de la Passion du Maître. On raconte en effet que Nicodème, disciple caché de Jésus, à peine eut-il reçu de Joseph d'Arimathie ce trésor précieux que l'on croyait plus en sûreté chez lui, le tint longtemps caché jusqu'au moment où, reconnu comme disciple de Jésus-Christ, et, à ce titre, condamné à mort, il se réfugia dans une ville située à quelques milles de Jérusalem, auprès d'un de ses oncles appelé Gamaliel. Nicodème avait emporté avec lui le Saint-Suaire. Quelques années après, lui et Gamaliel furent admis à l'honneur du martyre; les chrétiens s'empressèrent alors de donner asile au Saint-Suaire, pour le remettre bientôt à saint Jean l'Évangéliste, qui le confia à son tour à saint Siméon, second évêque de Jérusalem.

Quand les Romains assiégèrent la Ville Sainte, les chrétiens se répandirent dans les alentours, emportant avec eux toutes les reliques de la Passion de leur divin Maître, et en particulier le Saint-Suaire, pour les déposer en une cachette qui les protégeât contre toute profanation.

Le jour où Constantin eut donné la paix à l'Église, les reliques purent être de nouveau exposées au grand jour et à la vénération des fidèles; et nous savons par saint Jean Damascène qu'au VIII^e siècle le Saint-Suaire était gardé avec honneur dans l'Église patriarcale de Jérusalem, où il demeura trois siècles, jusqu'au jour où, publiquement et avec la plus imposante solennité, il fut portée au-devant des premiers Croisés commandés par le pieux Godfrey de Bouillon qui, le premier, avait eu le bonheur et la gloire d'arracher la Terre Sainte aux Musulmans.

Au début du XII^e siècle, nous découvrons, sous le règne du comte de Savoie Amédée III, l'origine des relations qui existent aujourd'hui encore entre cette relique insigne et les Souverains du Piémont. En retour des

services qu'il avait rendus aux chrétiens d'Orient, Amédée III reçut en don des Hospitaliers de Jérusalem le Saint-Suaire, qu'il emporta, avec une joie facile à comprendre, à Chypre, où, tombé malade en 1148, il mourut. Le Saint-Suaire demeura deux siècles à Chypre. En 1331, de crainte de le voir tomber entre les mains des Musulmans, un valeureux guerrier français, le chevalier Geoffroy de Charny, le transporta en son château de Lirey (Bourgogne). La précieuse relique fut, un siècle durant, l'hôte de cette chrétienne famille; mais, en 1461, à cause d'une guerre épouvantable dont la Bourgogne était le théâtre, elle fut portée chez le comte Louis de Savoie à Chambéry, où Dieu manifesta ses desseins de très spéciale providence au sujet du Saint-Suaire.

Deux valets du comte Louis, croyant que la châsse où était renfermée la relique contenait des objets de valeur, la volèrent; déçus de n'y trouver que le Saint-Suaire, ils convinrent de se le partager exactement. L'un d'eux prit des ciseaux pour couper la toile, tandis que l'autre se mettait à laver les taches de sang. Mais le sacrilège ne put être consommé: le premier voleur eut sur le champ les mains estropiées, et le second fut aveuglé d'une lumière resplendissante qui se dégageait des taches de sang.

Épouvantés à la vue de ce prodige, les deux voleurs restituèrent la caisse contenant le Suaire au comte Louis, qui manifesta le désir de la posséder, mais n'aurait pu l'obtenir sans une visible intervention du Ciel.

L'heureuse chrétienne à qui appartenait le précieux trésor, la comtesse Marguerite de Charny, ne voulait à aucun prix s'en séparer, si bien qu'en 1543, à son retour en Bourgogne, elle comptait y ramener le Saint-Suaire. Mais la bête de trait chargée du doux fardeau, une fois arrivée à la porte du château du comte Louis, s'arrêta net, sans qu'il fût possible de la pousser en avant. Ce prodige fut regardé comme un signe de la volonté d'En-Haut: le Saint-Suaire fut remis en dot au comte Louis

de Savoie. Paul III et Sixte IV autorisèrent l'érection d'une église sous le vocable de *Sainte-Chapelle*, et permirent que l'on rendit à la relique un culte public. En conséquence, le 11 juin 1502, le Saint-Suaire, placé dans une châsse d'argent doré offerte par Marguerite d'Autriche, épouse de Philibert II et nièce du duc Ludovic, fut solennellement transporté dans la Sainte-Chapelle du château.

* * *

Trente ans après, le 4 décembre 1532, peu s'en fallut que le Saint-Suaire ne fut détruit par un incendie: mais la Providence veillait. En effet, bien que le feu eût complètement envahi la sacristie où il était conservé et que les flammes l'entourassent de toutes parts, au point que la châsse d'argent qui le contenait fut en partie fondue, le Saint-Suaire demeura intact; si ce n'est qu'en douze endroits on constata des traces de fumée et de brûlure. Ces marques de l'incendie sont encore visibles aujourd'hui, comme pour attester une intention spéciale de la Providence, qui, tout en permettant de constater que la toile de la relique vénérée est parfaitement combustible, a voulu en même temps, par un vrai miracle, conserver à la piété des fidèles ce dépôt précieux.

A la suite de ce prodige, soit pour lever tous les doutes au sujet de la conservation du Saint-Suaire, soit pour authentifier l'événement, le duc Charles III de Savoie et le clergé de Chambéry supplièrent le Pape Clément VII de faire procéder à la vérification de la relique.

Par une bulle en date du 14 avril 1533, le Souverain Pontife commit le cardinal Gorrovedo à cette vérification. Ce prince de l'Église, après avoir examiné avec le plus grand soin le linge sacré, après avoir groupé toutes les preuves et puis interrogé les témoins, se prononça pour l'authenticité. Cette information canonique fut confirmée par le Pape et le Sacré-Collegé.

En 1536, François I^{er}, roi de France, qui venait de déclarer la guerre au duc



S. É. le Cardinal Lucide-Marie Parocchi

Vicaire de S. S. Léon XII.

Protecteur de la Société salésienne et de l'Exposition des Arts religieux de Turin.

Charles III, se mit en marche vers la Savoie. Pour soustraire le Saint-Suaire au péril de tomber entre les mains de l'ennemi, le duc, qui se retira à Turin, l'emporta avec lui; un peu plus tard, pour le mettre plus en sûreté encore, il le fit déposer dans son château de Verceil.

A la suite d'une série d'événements qui avaient ramené en Savoie la précieuse relique, Emmanuel-Philibert, en 1578, la fit transporter en son château de Lucento près Turin. Et comme leurs ancêtres avaient élevé pour le Saint-Suaire la *Sainte-Chapelle*, les ducs de Savoie qui régnèrent depuis Emmanuel-Philibert jusqu'à Victor-Amédée II, édifièrent une chapelle grandiose entre le palais royal et l'église métropolitaine de Turin. Ce monument fut achevé en 1694. Aussi, le 1^{er} juin, Victor-Amédée II ordonna le transfert, avec la plus grande solennité, de Lucento à Turin du Saint-Suaire, et le déposa sous l'autel qui s'élève au centre de la chapelle. Il y reposa en paix jusqu'en 1706, époque où les invasions françaises le trouvèrent à Gênes, d'où il revint à la conclusion de la paix.

*
* *

Telles sont les principales vicissitudes par lesquelles Dieu voulut faire passer ce trésor inestimable avant d'en enrichir définitivement l'heureuse cité de Turin, qui se glorifie à bon droit de cette prédilection divine. Aussi est-ce avec un saint orgueil qu'elle a présenté à la vénération des foules croyantes le trésor inestimable dont nous venons de dire l'histoire.

Six fois déjà, Turin a donné au monde catholique le spectacle aussi grandiose qu'émouvant de l'ostension du Saint-Suaire, et chaque fois le peuple et les personnages principaux sont accourus des régions les plus lointaines. Il nous suffira de rappeler que lors de la première ostension, en 1578, saint Charles Borromée vint de Milan à pied pour vénérer le Saint-Suaire; que 25 ans plus tard, notre tout aimable Patriarche, saint François de Sales, venait à son tour l'entourer de ses hommages et le haigner

de ses larmes; enfin qu'en 1815, le glorieux prisonnier de Fontainebleau, Pie VII, passant par Turin, voulut vénérer la précieuse relique et y apposer son sceau.

L'ostension à laquelle ont été conviées les foules chrétiennes cette année-ci fut autrement solennelle, d'abord parce que cette ostension dura huit jours; mais surtout parce que les foules pieuses, amenées par leurs Evêques, purent pénétrer dans l'église métropolitaine et défiler tout près du Saint-Suaire, de façon à en distinguer non-seulement la forme et le tissu, mais encore à voir nettement les contours du Corps de Notre-Seigneur tracés avec son Sang. Une autre conséquence de cette solennité mérite d'être relevée. Nombre de personnages illustres à divers titres, et ceux mêmes chez qui la religion est contrariée par la science, se sont vus en quelque sorte contraints de défiler devant l'image miraculeuse de notre Sauveur, gravée sur le Saint-Suaire non point de main d'homme et à l'aide de couleurs naturelles, mais par les dernières gouttes du Sang qui coula lentement du Corps déchiré et épuisé de Jésus. Devant un prodige de cette nature, la science n'aura qu'à se taire, parce que ces gouttes de sang, au lieu de tomber en désordre et au hasard, suivant la loi de la pesanteur et selon leur densité propre, furent comme réunies et réparties avec mesure et proportion par la main miséricordieuse du Seigneur, tel un peintre disposant les couleurs de sa palette. De sorte que, pour le Saint-Suaire, la couleur n'est autre que le sang; l'art et le pinceau révèlent évidemment la main de Dieu.

*
* *

A l'heure où ces lignes passeront sous les yeux de nos lecteurs, l'ostension du Saint-Suaire sera un fait accompli. Beaucoup d'entre eux, nous en sommes sûrs, se seront procuré la consolation de vénérer cette relique insigne. Pour les autres, ceux qui n'ont pu faire le pèlerinage de Turin, ils apprendront avec bonheur que les Fils de Don Bosco ont porté devant le Saint-Suaire

les devoirs et les supplications de toute la famille salésienne et de chacun de ses membres en particulier. Du reste, même sans cette précaution fraternelle, en vertu de la Communion des saints qui vivifie tout spécialement les œuvres des Salésiens et de leurs Coopérateurs, par le fait même que le Successeur de Don Bosco et nos Maisons de Turin ont déposé leurs hommages de vénération aux pieds du Saint-Suaire, tous les amis de nos Œuvres sont assurés d'avoir part aux bénédictions et aux grâces de vie chrétienne dont l'ostension du Saint-Suaire a sûrement enrichi les âmes en cette octave bénie.



Nous extrayons du courrier salésien de la **Tunisie** les lignes suivantes :

« Notre chapelle paroissiale était privée d'un moyen d'appeler les chrétiens du voisinage, qui ont toujours leur habitation au centre de leur domaine : le bourg et le village sont inconnus dans ce pays musulman. La veille au soir nous recevions de Tunis les cadeaux du parrain et de la marraine. M. le général Richard, commandant la brigade de cavalerie de la Tunisie, nous fit parvenir un magnifique et très riche ostensor ; Madame René Millet, Résidente générale de France à Tunis, nous fit remettre une très belle chape blanche et une aube, celle-ci merveille de broderie travaillée par la donatrice elle-même. Les Filles de Notre-Dame Auxiliatrice, avec le zèle et la compétence qu'on leur connaît, avaient tout préparé afin de recevoir dignement les autorités ecclésiastiques, civiles et militaires. Le 17 avril était le jour fixé pour la bénédiction solennelle de la cloche. Le temps paraissait vouloir s'opposer à cette belle fête religieuse. A 2 h. la pluie tombait. Mais on

expose la statue de saint Antoine de Padoue dans la cour intérieure par laquelle les fidèles étaient autorisés à passer pour cette circonstance, on prie avec confiance le grand thaumaturge : le vent et la pluie se calmèrent presque aussitôt.

A 2 h. $\frac{1}{2}$ arrivaient M. le général Richard, Madame la Générale et leurs enfants. Quelques minutes plus tard nous avions l'honneur de posséder Sa Grandeur Mgr Combes, Archevêque de Carthage et Primat d'Afrique, Monseigneur Pavy, Vicaire général de la Primatiale et M. l'abbé Bombard, Curé-Archiprêtre de la Cathédrale de Tunis, qui furent reçus par les Salésiens de Tunis et de Manouba.

Enfin Madame René Millet, qui tenait à nous procurer une agréable et grande surprise, et nous témoigner ainsi la sympathie qu'elle a vouée à notre Œuvre, était accompagnée de M. René Millet, Ministre plénipotentiaire, Résident général de France à Tunis.

Une place d'honneur était réservée aux excellents chrétiens qui devaient être parrain et marraine.

Un trépid, gracieusement décoré par les soins de nos bonnes religieuses, et qui faisait l'admiration des assistants, soutenait la cloche, entourée de rubans de soie bleus et blancs.

Des places spéciales avaient été réservées à MM. les officiers supérieurs, parmi lesquels on remarquait M. le colonel Wallon, du 4^e chasseurs d'Afrique, Monsieur le colonel Dupuch, en retraite depuis quelques mois, accompagné de sa famille, M. le commandant Sainte-Chapelle, M. le capitaine Simon et Mme Simon, M. le lieutenant Haniez et Madame Haniez, M. le lieutenant Rastouin et Mme Rastouin, M. le lieutenant Carbier et Mme Carbier, ainsi que d'autres officiers, plusieurs religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition, des Frères des Écoles Chrétiennes, Mesdames Mangiavacchi, Edmond Gerodias, Bussetil, etc....

A 3 h. précises, Monseigneur fait son entrée à la chapelle, pendant que l'on chante avec entrain le *Benedictus* à 2 voix. Le clergé psalmodie ensuite plusieurs psaumes, et Sa Grandeur procède à la bénédiction de l'eau mêlée de sel avec laquelle la cloche doit être lavée extérieurement et intérieurement. Cette lotion symbolise la pureté qu'il faut avoir pour être employé dignement au service de Dieu. Le célébrant, avant de faire les onctions, a demandé les noms que l'on voulait donner à la cloche. Le parrain et la marraine l'ont appelée : Renée, Marie, Elisabeth et

Françoise. Une plaque en cuivre porte ces noms, la date du baptême, le nom du prêtre officiant, les noms et titres du parrain et de la marraine. Les onctions extérieures et intérieures terminées, le Pontife a frappé sur la cloche un coup avec le battant, le parrain et la marraine imitent le Pontife et chacun des fidèles a pu admirer le timbre agréable de notre cloche.

A la suite de cette cérémonie, Sa Grandeur a prononcé une vibrante allocution dont voici le résumé : « Nous venons de faire une cérémonie à laquelle on donne le nom de baptême. On appelle baptême la bénédiction des cloches parce qu'on les lave. Pour l'enfant, l'eau qui coule sur la tête du nouveau-né qu'on baptise purifie par la grâce son âme qui était souillée par le péché originel. Quoique l'Eglise y emploie de l'eau, l'huile des infirmes, et le Saint-Chrême, ce n'est pas un sacrement mais une simple bénédiction qui a pour objet de séparer de tout usage profane ce qui est consacré au service du Seigneur. La cloche est la voix de Dieu, elle rappelle au chrétien le devoir de la prière. Les Turcs et les Musulmans n'aiment pas la cloche, ils la haïssent, ils savent bien pourquoi ! Aux premiers temps du christianisme il n'était pas nécessaire d'avoir de cloche, puisque les chrétiens vivaient pour la plupart enfermés dans les catacombes.

» Les premières cloches se firent entendre en Auvergne ; ce fut vers l'an 450 à Rome, à Sens vers l'an 500, et à Jérusalem en 760. Nous aimerions à savoir si en Afrique les cloches se sont fait entendre dans les premiers siècles de l'Eglise, du temps de saint Augustin ; mais l'histoire reste muette sur ce point. La cloche prouve la civilisation dans un pays. Qu'elle chante donc de l'Orient jusqu'à l'Occident, des bords de la Méditerranée, jusqu'aux confins du désert du Sahara, qu'elle chante du fond du Maroc jusqu'aux frontières de la Tripolitaine. Lorsque, petits enfants, nos parents nous portèrent aux fonts sacrés, la cloche mêla ses joyeux tintements à l'allégresse de nos parents. »

« Devenus plus grands, au jour de notre première communion, la cloche invita les fidèles à partager le bonheur de nos jeunes âmes, à qui Notre-Seigneur se donnait pour la première fois. Plus tard, pour une partie d'entre vous, lorsque, la main dans la main, vous vous approchiez au pied de l'autel pour prêter le serment de fidélité en recevant le sacrement de mariage que saint Paul appelle le grand sacrement, la cloche retentit encore, pour annoncer que l'on venait de contracter

une alliance devant Dieu. Voyez ce malade couché sur son lit de douleur, prêt à rendre son âme à Dieu ; la cloche fait entendre une voix plaintive, elle invite les fidèles à prier pour cette âme qui va entrer dans son éternité et dont le glas funèbre annonce le trépas. Quand le soldat part pour aller défendre la patrie qui est menacée, c'est le son de la cloche qui l'anime ; et quand sa victoire est annoncée par des chants guerriers, elle invite les fidèles au chant du *Te Deum*. Elle tinte aussi quand la patrie est en danger, pour avertir que l'on doit la défendre au péril de sa vie. Lorsque l'exilé revoit son clocher, qui le fait tressaillir au bruit des cloches de son pays natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui publièrent aux alentours l'allégresse de son père et les joies ineffables de sa mère ; quelle émotion il éprouve alors ! il se rappelle le temps de sa jeunesse ! Elle annonce aussi que le jour du dimanche, qui est le jour du Seigneur : tout travail doit cesser pour permettre aux fidèles d'assister aux offices. On l'entend le matin à son réveil pour rendre grâce à Dieu, où l'entend le soir pour inviter les chrétiens à la prière après avoir supporté le long du jour, courbés sur le sillon, le poids de la chaleur et de la fatigue. Venez vous agenouiller au pied du sanctuaire, vous qui êtes fatigués : notre divin Maître vous y invite : « Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. »

Cette fête s'est terminée par la bénédiction du T.-S. Sacrement, donnée par Sa Grandeur. Pendant le salut, Mlle Marthe Du Puch fit la quête. Un cantique à la Sainte Vierge couronna dignement cette cérémonie. Les enfants des Sœurs se distinguèrent par leur bonne tenue et par l'exécution du chant.

Monseigneur se rendit ensuite au salon avec le clergé pour saluer avec reconnaissance toutes les autorités de la Tunisie. Un lunch fut servi à nos invités.



NÉCROLOGE DES MAISONS DE FRANCE

DON JOSEPH RONCHAIL

I. — Hommage à sa mémoire.

Voilà un grand mois déjà, une très douloureuse épreuve fondait sur notre Société entière, mais en particulier sur l'Oratoire salésien de Paris et les Maisons du Nord de la France et de la Belgique, dont celle de Ménilmontant est le centre secondaire de vie et de gouvernement. Voici en quels termes un de nos premiers Supérieurs, de passage dans la capitale, nous annonçait la pénible nouvelle :

Le 3 avril 1898, à deux heures du matin, avec le calme du juste, avec la confiance du travailleur qui a consciencieusement achevé sa journée, s'endormait dans les bras de Notre-Seigneur Jésus-Christ

Don Joseph RONCHAIL

Inspecteur

des Maisons salésiennes du Nord de la France et de la Belgique.

Ne vous étonnez pas si c'est à moi qu'est échue la pénible tâche de vous annoncer sa mort. Envoyé par notre bien-aimé Recteur Majeur prêcher la retraite aux noviciats de France, d'Espagne et de Belgique, je trouvai à Paris Don Ronchail si abattu, que je n'eus pas le courage de le quitter à ses derniers jours.

La Société de Saint-François de Sales vient de perdre l'un de ses plus vaillants collaborateurs. Persuadé que Don Bosco avait été guidé par une lumière d'En-Haut en allant le chercher dans son pays natal, Don Ronchail se consacra à Dieu sans réserve et sans retour. Sur son lit de douleur, il remerciait encore le Seigneur de la grâce de la vocation religieuse, et offrait généreusement sa vie pour le bien de sa chère Congrégation.

Il fut sans contredit l'un des fils les plus affectionnés à notre vénéré Père et Fondateur Don Bosco, qui à son tour avait pour Don Ronchail une tendresse et une confiance qui ne se démentirent jamais.

Ouvrier infatigable, il cultiva avec un zèle qui ne connut jamais le découragement la portion de sa vigne que le divin Maître lui avait confiée. Plus que personne il s'attacha au système préventif, que le désir de sauver des âmes avait inspiré à Don Bosco, et fut de tout temps le plus tendre des pères pour les nombreux orphelins que la Providence lui confia, à Nice et à Paris. A

l'occasion de ses noces d'argent, ses confrères, ses anciens élèves, ses amis, ses bienfaiteurs ont témoigné de la manière la plus éclatante combien ils l'aimaient, combien ils estimaient ses vertus et appréciaient ses mérites.

Usé avant le temps par une longue maladie d'estomac et par ses rudes labeurs, il termina trop tôt sa carrière, âgé à peine de 47 ans.

Pendant sa maladie il demandait souvent à Dieu la grâce de faire son purgatoire sur la terre, et Dieu l'exauça, nous en avons la confiance, puisque les souffrances de ses derniers jours furent bien dures. Je me permets cependant de le recommander instamment aux prières de tous les membres de notre Pieuse Société.

Croyez-moi votre humble et dévoué confrère

P. ALBERA

Directeur spirituel général.

La disparition de cet artisan de saintes œuvres a été pleurée par d'autres que ses frères en Don Bosco et ses orphelins. Nous n'en voulons de preuve que l'hommage unanime de la presse et les condoléances émuës qui nous sont venues de tous côtés.

Son Éminence le cardinal-Archevêque de Paris daignait écrire :

Je me suis bien associé au deuil de la famille salésienne, et j'ai célébré la messe pour le repos de l'âme du cher et vénéré Père Ronchail.

Je bénis la famille salésienne en deuil, en lui renouvelant l'expression de mon affectueux dévouement en N.-S.

✠ FRANÇOIS, C. Archev. de Paris.

Citons encore le mot cordial de l'ancien curé de la paroisse de N.-D. de la Croix de Ménilmontant, sur laquelle se trouvent les Salésiens :

« La grande épreuve est consommée : le bon Dieu nous fait partager sa croix en la douloureuse semaine. J'aurais voulu aller vous embrasser et prier auprès du corps du bon Père Ronchail : je suis plus esclave que jamais. Mais soyez sûr que je prends une vive part à votre douleur. S'il m'était possible de quitter mon confessionnal demain, j'irais à N.-D. de la Croix vous entourer,

vous et les vôtres, de ma plus vive affection. En tout cas, je prie et je prierai pour ce bon ami que je perds et que j'aimais sincèrement. Il sera le protecteur de la sainte Maison de Ménilmontant. Courage et tout en Jésus crucifié.

BLÉRIOT, curé.

La liste serait bien longue des journaux qui ont déploré avec nous la mort de Don Ronchail; nous nous bornerons à reproduire un article du *Peuple français*, qui donne la note profondément sympathique de l'hommage rendu par la presse à notre vénéré défunt.

La modestie toute chrétienne dont certaines personnes ont entouré leur vie ne saurait, nous semble-t-il, être un motif suffisant pour empêcher de rendre à leur vertu un témoignage sincère lorsque Dieu les a rappelées à Lui.

Aussi croyons-nous devoir nous associer au deuil qui vient de frapper non seulement les enfants de Don Bosco et le monde des Œuvres, mais encore toute la France chrétienne.

Le T. R. Père Joseph Ronchail, premier Directeur de l'Œuvre salésienne à Nice, ex-Directeur de l'Œuvre salésienne à Paris, Supérieur des Maisons salésiennes du Nord de la France et de la Belgique, s'est pieusement endormi dans le Seigneur, dimanche dernier, dans sa quarante-huitième année.

Il ne nous appartient pas de retracer la vie de cet homme de bien, de ce prêtre exemplaire; nous pensons que ceux qui ont été les coopérateurs aimés de ce bon serviteur de Dieu voudront bien mettre en relief ses grandes et belles qualités. Nous voulons seulement payer notre tribut à sa mémoire vénérée.

Il vivra longtemps dans le souvenir de tous ceux qui l'ont connu, ce prêtre éminemment charitable et profondément humble, dont le visage grave et austère s'éclairait d'un si doux sourire quand on parlait de Dieu, des orphelins, des enfants et des œuvres de la rue du Retrait. Il semblait avoir hérité de Don Bosco une piété simple et solide, une profonde modestie, une bonté qui charmait tous ceux qui l'approchaient.

Comme son maître et son modèle, Don Ronchail avait en partage, à un très haut degré, le discernement des esprits, l'énergie, la fermeté, et pardessus tout, une inépuisable tendresse pour les enfants pauvres ou orphelins.

Le Fondateur des Salésiens avait vu, dans celui que nous pleurons, une des colonnes de son œuvre naissante: sa prédiction s'est réalisée. Il l'avait traité comme l'enfant de sa droite et lui avait donné toute confiance; son espoir n'a pas été déçu.

Les entreprises les plus difficiles ont été menées à bien par cet infatigable ouvrier, grâce à une ténacité et une énergie desquelles on pourrait s'étonner si l'on ne savait qu'elles avaient leur source dans la plus inébranlable confiance en Dieu. Nice,

Paris, Rueil et tant d'autres œuvres ont épuisé Don Ronchail, et sont sans doute cause qu'il nous a été si tôt ravi.

L'enfant a fait revivre les vertus du père. La foule qui se pressera aujourd'hui à midi, dans l'église Notre-Dame de la Croix, à Ménilmontant, pour les obsèques de Don Ronchail, en fournira la meilleure preuve, en même temps qu'elle témoignera de la réelle influence de la charité et de la modestie chrétiennes sur tous les hommes, quels que soient d'ailleurs leurs sentiments.

L'hommage de la famille ne pouvait être moins touchant que celui du dehors.

La Providence y avait pourvu. La parole éminemment autorisée de Don Albéra devait en effet prêter une voix à la douleur et à la filiale vénération de tous.

Nous tenons à reproduire la majeure partie de cette allocution paternelle, parce qu'elle retrace de la façon la plus édifiante et la plus délicate la vraie physionomie spirituelle du vénéré défunt.

Après avoir dit ses titres affectueux à prendre la parole en cette circonstance, Don Albéra poursuit:

II. — L'Oraison funèbre.

Pour tempérer un peu la douleur qui nous accable, contemplons quelques instants encore la douce figure de celui que, dans votre affection, vous appelez d'une manière aussi brève que significative: « le Père. » Qu'il nous soit permis de le faire revivre par le souvenir du bien qu'il nous a fait.

L'Histoire ecclésiastique nous raconte la vie de plusieurs grands saints dont l'ombre seule accomplissait des prodiges. Pour le Père Ronchail, nous pouvons affirmer que l'exemple de ses vertus éminemment salésiennes sera un nouveau bienfait, dont le souvenir constant rayonnera dans la vie de ceux qui furent l'objet de son amour le plus tendre.

Nous lisons dans la première épître de saint Paul aux Corinthiens une parole bien propre à nous rappeler quelle fut la vie de notre regretté Supérieur.

Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos (ix, 22.) Voyons brièvement comment le « Père », s'est fait tout à tous pour sauver le plus grand nombre d'âmes.

Le siècle présent, plongé dans la matière, habitué à n'estimer les choses que selon ses vues égoïstes, n'apprécie guère la vocation religieuse à laquelle Dieu appelle certaines âmes d'élite. Mais pour ceux qui savent envisager l'existence avec les yeux de la foi, quelle n'est pas l'excellence de cet état! Le religieux est choisi pour former le cortège d'honneur du Christ Jésus; il est destiné à rivaliser avec les anges du ciel pour chanter les louanges du Seigneur.

Qui pourrait dignement louer les élus de Dieu, prédestinés à l'apostolat des âmes, et à la continuation de l'œuvre commencée sur la terre par notre divin Sauveur? Quelle beauté, quelle splendeur ne revêtent-ils pas aux yeux des hommes de foi, ces religieux admirables qui, par leur abnégation et leur dévouement, vivent au milieu des hommes comme s'ils n'avaient ni passions ni faiblesses!

La sublimité de l'état religieux n'échappa point à l'œil intelligent et pénétrant du jeune Joseph Ronchail qui, pour y parvenir, ne recula devant aucun sacrifice.

C'est l'attrait qu'il ressent pour le sacerdoce qui le pousse à faire chaque jour plusieurs kilomètres, en se rendant à l'école. C'est le désir de se consacrer à Dieu qui lui fait accepter sans compter tous les sacrifices que compte une éducation laborieuse et pénible. Il est étonnant que sa santé lui ait permis de continuer pendant de longues années un genre de vie aussi contraire à son tempérament calme et tranquille. Il veut devenir apôtre afin de sauver des âmes; pour cela, il surmonte l'opposition de ses parents, et revêt enfin avec bonheur l'habit ecclésiastique.

Mais enfin le monde n'a pas encore déposé tout espoir d'attirer le jeune clerc dans ses pièges.

On lui propose une situation avantageuse dans le commerce, à Lyon. On fait briller devant ses yeux le plus séduisant avenir; c'en est trop pour la vertu du jeune homme; le voilà sur le point de céder. Mais la Providence vient à son secours de la manière la plus inattendue.

Le Vincent de Paul du XIX^e siècle arrivait sur ces entrefaites dans la paroisse d'Usseaux. Deux séminaristes viennent chercher l'abbé Ronchail et le présentent à Don Bosco. Le jeune lévite ignorait absolument quel était ce prêtre: il suit néanmoins ses amis pour leur être agréable.

Don Bosco, voyant entrer les séminaristes, va droit à l'abbé Ronchail, le regarde avec douceur et bienveillance et lui prenant les mains: *Voilà, dit-il, un merle qu'il faut mettre en cage.* Peu après, un entretien plus intime inspire à l'abbé Ronchail l'irrébranlable résolution de se consacrer à Dieu: et, par un revirement soudain, toutes les difficultés de famille s'évanouissent.

La guérison, que l'on pourrait appeler miraculeuse, de deux jeunes filles presque entièrement aveugles, obtenue par les prières et la bénédiction de Don Bosco, affermit plus encore les bonnes dispositions du jeune ecclésiastique. Quelques jours après, l'humble prêtre qui vous parle avait le bonheur d'admettre à l'Oratoire de Turin le futur salésien que Dieu destinait à de si grandes œuvres.

Pendant toute sa vie, Don Ronchail a été persuadé que Don Bosco, dans cette rencontre, avait eu des lumières particulières sur sa vocation.

Son cœur délicat et si bon s'attacha avec effusion à ce bon Père, qui l'avait si bien compris.

Dès les premiers jours de son arrivée à l'Oratoire salésien, l'abbé Ronchail fut l'un des fils les plus affectionnés à Don Bosco. Il s'abandonna à lui avec une confiance que j'appellerai enfantine: affection et confiance qui ne se démentirent jamais.

Pendant son noviciat, non seulement il apprit à s'immoler pour Dieu dans l'exercice de toutes les vertus religieuses, mais il fut à même de mesurer toute l'importance de la mission que sont appelés à remplir les éducateurs de la jeunesse pauvre et abandonnée. Il s'habitua de bonne heure à voir dans les enfants qui lui étaient confiés les frères de Notre-Seigneur. Il exerçait auprès d'eux les fonctions d'ange gardien, intimement convaincu que le meilleur moyen d'être utile à la société, c'est d'arracher la jeunesse au vice et à l'abandon.

La parole de Daniel était profondément gravée dans sa mémoire: « ceux qui auront appris à des âmes nombreuses à connaître la voie de la justice, brilleront comme des étoiles pendant toute l'éternité. » Il avait compris que l'éducateur doit se faire tout à tous.

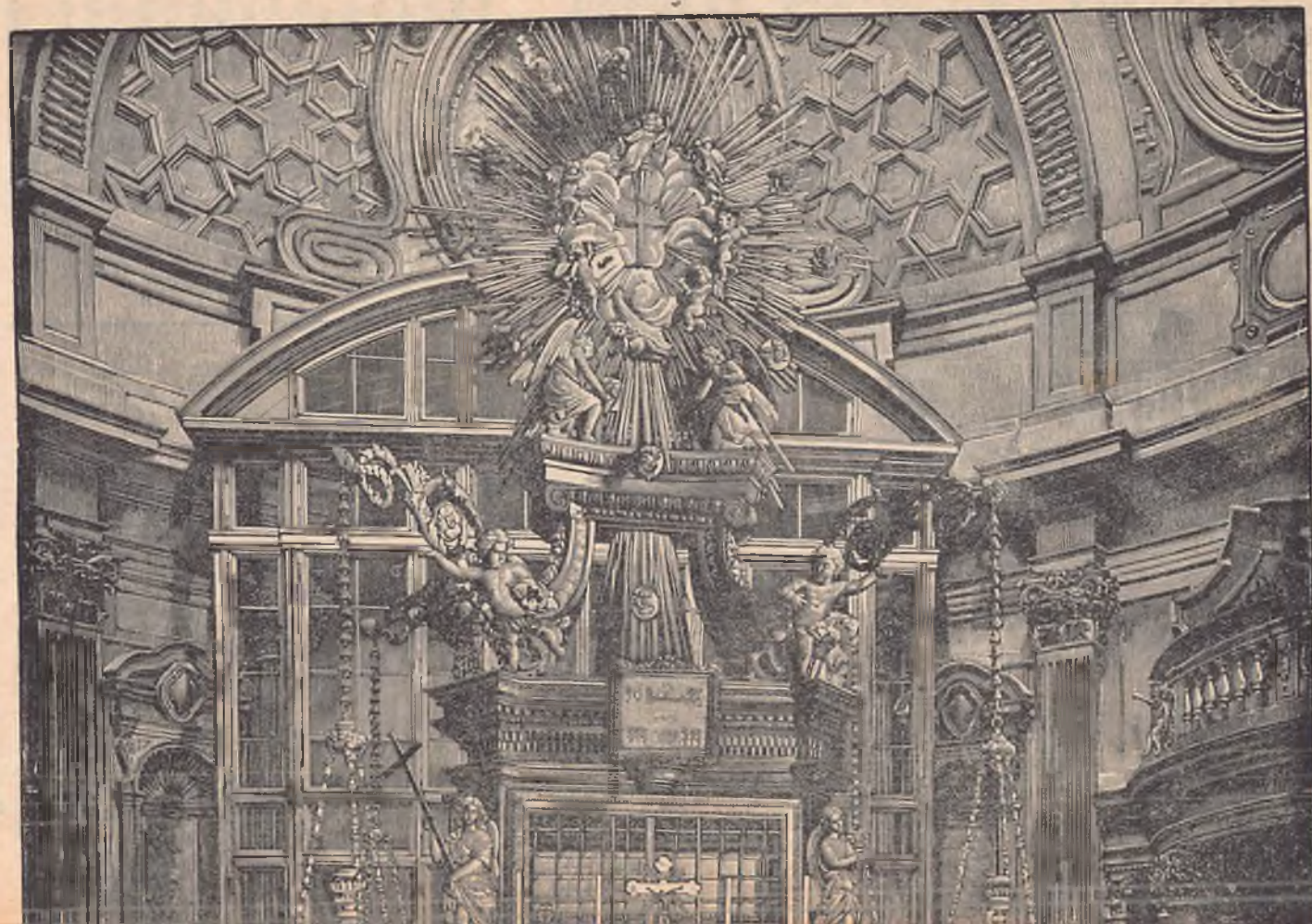
C'est avec cette haute idée de la mission de l'éducateur selon l'esprit de Don Bosco que l'abbé Ronchail s'adonna à l'enseignement.

Heureux les jeunes gens qui ont été confiés à un maître aussi intelligent et aussi dévoué! Doit-on s'étonner s'ils ont gardé le plus doux souvenir des années passées sous son habile direction? Il était tout à tous!

En travaillant à cultiver le cœur de ses disciples et à enrichir leur esprit de connaissances nouvelles, il n'oublia pas les strictes obligations de la vie religieuse. Le voilà doué de toutes les vertus qui conviennent à celui qui doit servir de médiateur entre Dieu et l'homme; le voilà, par ses études, devenu apte à l'enseignement supérieur: l'Évêque lui impose les mains et le fait prêtre de Jésus-Christ.

Qui pourrait nous redire les transports de son âme, lorsque, pour la première fois, il gravit les degrés du saint autel et immola la divine Victime! Ce que je sais bien, c'est que la ferveur de sa première messe s'est conservée pendant toute sa vie. Vous en fûtes les témoins, mes bien chers confrères dans le sacerdoce; combien de fois n'avez-vous pas été, comme moi, profondément édifiés en le voyant si pieux et si recueilli à l'autel et dans toutes les fonctions sacerdotales!

Par une attention touchante de la Providence, quelques mois avant de le rappeler à lui, le Seigneur lui a permis de savourer au milieu de ses souffrances la joie de sa première messe, en célébrant ses noces d'argent. Et qui de nous ne se rappellera toute sa





LA CHAPELLE DU SAINT-SUAIRE

élevée d'après les plans du Père Guarino Guarini, religieux théatin, entre le palais royal et la cathédrale de Turin. Comencée en 1657, elle fut achevée en 1694. — La coupole, à baies triangulaires et couronnée d'une gloire du Saint-Esprit, est d'un effet surprenant. — L'autel qui supporte la châsse contenant la relique, à été dessiné par le célèbre Bertola.

vie sa dernière messe? C'était le jour de la Saint-Joseph. Le mal qui l'emportait avait fait de terribles ravages, et malgré les réclamations de la prudence alarmée, il voulut une dernière fois monter à l'autel et distribuer à ses chers enfants le Pain des forts. Ah! qu'il était bien, en effet, devenu tout à tous!...

* *

Au mois de novembre 1876, notre vénéré Père Don Bosco avait conçu l'idée d'évangéliser la Patagonie et la Terre de Feu, deux régions lointaines où le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ était encore inconnu, où jamais n'avait coulé le sang de la divine Victime.

Au dernier moment, lorsque tout était prêt pour le départ des courageux missionnaires, l'un des principaux dut renoncer à partir pour ne pas accabler de douleur sa pauvre mère âgée et infirme. A peine Don Ronchail a-t-il connaissance de ce contretemps, que, ne pouvant modérer son zèle pour la gloire de Dieu, il se présente à Don Bosco, le priant de l'accepter à la place de celui qui, à son grand regret, se voyait retenu en Europe. La généreuse proposition est acceptée. Don Ronchail aura, au milieu des sauvages, tout le loisir de déployer son ardente charité et de se faire tout à tous pour en sauver un grand nombre.

Mais, après mûre réflexion, Don Bosco, au grand étonnement de tout son entourage, retenait auprès de lui Don Ronchail et envoyait en Amérique Don Lasagna, devenu plus tard évêque de Tripoli. Don Bosco voulait se servir de notre vénéré défunt, afin de répondre aux instances réitérées des Coopérateurs salésiens qui le priaient d'envoyer ses fils en France, pour fonder des Orphelinats et des Écoles professionnelles. C'est pour cela que contre sa coutume, Don Bosco changea subitement d'avis.

Don Ronchail, dans l'esprit de notre vénéré Père, devait établir la première fondation salésienne de France, le Patronage Saint-Pierre à Nice. C'est là que nous le verrons travailler avec ardeur dans le vaste champ confié à son zèle, c'est là où plus que jamais il sera tout à tous.

* *

Nulle fondation ne débuta plus humblement et plus pauvrement. De modestes appartements de la rue Victor, loués par la Société des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, furent destinés à recueillir les prêtres salésiens et les quelques orphelins qu'on leur confia. Bien loin de se plaindre d'une situation si précaire, le pieux Directeur en tirait un présage des bénédictions du Seigneur sur la nouvelle fondation; sa confiance ne fut pas déçue. Un an après, une belle villa était acquise sur la place d'Armes au prix de 90,000 frs. Le bon prêtre bénit la Providence de lui avoir procuré les moyens d'admettre un plus grand nombre d'enfants délaissés.

S'il apprenait les angoisses d'une famille éprouvée, surtout s'il arrivait à sa connaissance qu'un orphelin était en danger de perdre son âme, alors son cœur ému n'y tenait plus, il ouvrait toute grande la porte de sa Maison pour donner asile aux pauvres déshérités.

Combien de larmes n'a-t-il pas essuyées! Combien de mères affligées n'a-t-il pas consolées! Combien de pauvres enfants n'a-t-il pas remis dans le chemin de l'honneur et de la vertu! C'est par milliers qu'il faut les compter. Combien de fois n'avons-nous pas entendu quelques-uns de ses anciens élèves nous répéter à l'envi: Nous étions orphelins, la Providence nous a rendu un Père.

Les dépenses croissaient avec le nombre; c'est pourquoi, toujours en quête pour procurer le pain de chaque jour à ses enfants d'adoption, toujours préoccupé de faire face aux exigences des créanciers, il ne pouvait goûter un instant de repos.

Cependant les soucis continuels ne l'empêchaient pas de paraître joyeux au milieu des siens, ni de prendre part aux jeux, joies et fêtes de famille. Rien ne pouvait le détourner des soins qu'il apportait à l'avancement spirituel de ses confrères, de ses apprentis et de ses écoliers. Vous l'avez vu toujours régulièrement à son poste afin de donner à chacun toute facilité de fréquenter les Sacraments.

J'ai toujours admiré le talent que possédait le bon directeur du Patronage Saint-Pierre pour gagner la confiance de ses enfants. Invités à choisir leur confesseur, c'était à lui qu'ils confiaient les peines de leur âme. Quels avantages leur assurait une direction si prudente et si éclairée!

Plusieurs d'entre eux lui doivent d'être maintenant de bons chrétiens; plusieurs, grâce à lui, sont devenus religieux ou ministres du Seigneur.

* *

En l'année 1887, son cœur de père dut subir une bien cruelle épreuve. L'obéissance lui imposait de quitter sa chère Maison de Nice, ses enfants bien-aimés et les généreux bienfaiteurs qui l'avaient aidé dans la fondation et l'agrandissement du Patronage. Don Bosco l'avait destiné à la Maison de Paris, qui devait être jusqu'à sa mort le nouveau théâtre de son zèle et de son ardente charité. Un instant, il parut hésiter devant le sacrifice, mais bientôt, grâce à son énergique volonté et à son parfait esprit d'obéissance, il accepta même de grand cœur le calice que Dieu lui présentait. C'est moi-même qui l'accompagnai à son nouveau poste; je le vis recevoir les adieux de ses fils avec un calme inaltérable, et jeter un dernier regard attendri sur cette Maison qui lui avait coûté tant de privations et de larmes. Mais de quels prodiges n'est pas capable un bon religieux! Il savait que dans la capitale l'attendait une moisson plus abondante encore. La diversité des Œuvres qui constituent l'Oratoire Saint-Pierre Saint-Paul, lui donnera

une nouvelle occasion de se faire tout à tous pour sauver un grand nombre d'âmes.

Arrivé à ce point de mon discours, je n'ai rien à vous apprendre de nouveau sur la vie de votre Père regretté; c'est plutôt à vous de me dire combien il a dû travailler pour doter votre Maison de vastes ateliers, de magnifiques dortoirs. C'est vous qui me direz la tendresse qu'il avait pour chacun de vous et son bonheur lorsqu'il pouvait être agréable à ses enfants. Personne mieux que vous ne sait avec quel soin il veillait sur vos progrès intellectuels et professionnels. Qui ne connaît ses saintes industries pour assurer votre avancement dans la vertu et dans la piété? Qui n'a pas admiré maintes fois son activité surprenante malgré les souffrances qu'il endurait? Ne l'ai-je pas entendu, quelques heures avant sa mort, s'intéresser encore à votre profit spirituel et temporel? N'a-t-il pas jusqu'à son dernier soupir pensé à ses chers enfants!

Lorsque notre vénéré Supérieur général le nomma Inspecteur des Maisons salésiennes, ses occupations augmentèrent considérablement. Le nombre de ses enfants s'accrut aussi; néanmoins, l'affection qu'il leur portait demeura la même. Oh! n'en doutez pas, vous avez toujours occupé la première place dans son cœur! Dois-je le dire? c'est sa grande affection pour vous, ce sont les soins paternels qu'il vous prodiguait sans relâche qui ont hâté son départ pour le ciel.

Au mois d'août dernier, la déclaration d'un médecin de grand savoir et profondément dévoué à nos Œuvres arrivait à notre vénéré Supérieur général; déclaration qui ressemblait à une prophétie et que les événements n'ont que trop justifiée. On

engageait Don Rua à contraindre, en vertu de l'obéissance, le bon Père Ronchail à se retirer de l'action et à soigner sa santé fortement ébranlée. Don Rua, qui avait à cœur la guérison de notre cher malade, ne manqua pas de donner des ordres en conséquence; hélas! il était trop tard. D'ailleurs le vénéré Don Ronchail ne pouvait s'astreindre à renoncer au travail. En vrai fils de Don Bosco, il ne voulait se reposer qu'au ciel. Les soins dont on l'entoura ne furent point efficaces, et

le bon Supérieur revint à Paris plus abattu que jamais et ne nous laissant aucun espoir de guérison.

Ses forces diminuaient chaque jour: une maigreur excessive s'ensuivit, son estomac ne supportait aucune nourriture. Le dernier essai d'une opération décisive ne donna pas de résultat; il nous fallut lui déclarer que son heure dernière approchait. A cette nouvelle, il nous dit avec le plus grand calme: « Eh bien! je ne dois plus penser qu'à mon âme! » Il reçut les derniers Sacraments avec les sentiments de la foi la plus ardente; son calme angélique, sa douce quiétude arrachaient des larmes aux assistants. Quelle ne fut pas notre émotion lorsque, avant de recevoir l'Extrême-Onction, notre cher



Don Joseph Ronchail.

malade voulut demander pardon à tous, des peines qu'il pouvait avoir causées. Sur son lit de mort, il renouvela sa profession religieuse; il fit avec générosité le sacrifice de sa vie pour l'avantage de la Société salésienne et de ses enfants bien-aimés. Que pouvait-il faire de mieux pour se préparer à paraître devant Dieu? Sans aucun doute, saint Joseph, son protecteur, le patron de la bonne mort, est venu lui-même recueillir son dernier soupir et présenter son âme au tribunal de Dieu.

Il s'éteignait doucement à 2 heures du matin, le dimanche des Rameaux, entouré des siens et sans

avoir connu ni les angoisses de l'agonie ni les rigueurs de la mort.

Dans notre douleur profonde, quelle consolation pour nous d'entendre répéter de toutes parts que nous avons un protecteur de plus au Ciel ! Ah ! c'est qu'il était bien connu le zèle avec lequel il a travaillé jusqu'à la fin au salut des âmes ; chacun sait qu'il était tout à tous pour les gagner à Jésus-Christ.

Une des oraisons jaculatoires que Don Ronchail se plut à réciter sur son lit de douleur fut la suivante :

Non intres in judicium cum servo tuo, quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens.

« Seigneur usez de miséricorde à l'égard de votre serviteur, parce que nul homme n'est juste en votre présence. » Il savait que Dieu trouve des taches dans ses anges mêmes : qui pourrait se croire assez pur pour paraître devant lui ?

Mes chers enfants, et vous tous qui, à cette heure, apportez ici le tribut de vos suffrages et de vos larmes, vous qui, pendant la maladie du bon Père, avez tant prié pour obtenir son retour à la santé, n'oubliez point, maintenant que la mort a fait son œuvre, que son âme a besoin plus que jamais peut-être de vos ardentes prières.

Ah ! certes, il nous est doux de garder l'intime confiance qu'il a reçu déjà, au Ciel, la récompense de ses travaux et de ses souffrances, et qu'il nous attend tous au sein de la bienheureuse éternité pour former, avec lui, une brillante couronne à notre bien-aimé Père Don Bosco.

Pour nous aussi, le jour viendra où notre court pèlerinage sur la terre sera terminé, et nous serons rappelés à la patrie céleste où nous jouirons à tout jamais de la vue de Dieu et de la compagnie de ce bon Père, où nous n'aurons plus enfin à redouter de cruelles séparations. Mais afin que notre famille bénie se reconstitue au ciel et que personne ne vienne à manquer, ici, devant les restes mortels de notre vénéré Supérieur Don Ronchail, promettons d'être toujours fidèles à ses sages conseils et d'imiter avec courage l'exemple éclatant de ses vertus.

Tachons de devenir ses imitateurs fidèles et soyons à lui par le souvenir et nos prières, comme il fut tout à nous par le dévouement et le sacrifice.

Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos.

III. — Les Obsèques.

Le récit d'un témoin va nous dire ce que furent les obsèques de l'humble fils de Don Bosco dont nous pleurons la perte.

C'était bien le convoi funèbre du pauvre qui descendait, le Mercredi-Saint, 6 avril, à midi, des hauteurs de Ménilmontant.

Point de fleurs, point de couronnes : un simple corbillard des dernières classes.

Et cependant cet humble convoi ressemblait presque à une marche triomphale.

C'était une interminable file de prêtres, d'enfants, de jeunes gens graves et recueillis, de jeunes filles voilées de blanc, d'hommes, de femmes de toute condition, mais où dominait l'élément populaire.

La tête du cortège débouchait dans la rue Julien-Lacroix pour se rendre à l'église N.-D. de la Croix, tandis que les derniers assistants quittaient à peine la maison mortuaire de la rue du Retrait.

Et sur ce long parcours d'un kilomètre environ, les trottoirs étaient couverts d'une population sympathiquement émue et attristée.

C'est que la mort de Don Joseph Ronchail, des Salésiens de Don Bosco, ancien Directeur du Patronage Saint-Pierre de Nice, ancien Directeur de l'Oratoire Saint-Pierre-Saint-Paul de Ménilmontant, et depuis dix-huit mois Inspecteur des Maisons salésiennes du Nord de la France et de la Belgique, véritable ami des jeunes gens, et père des orphelins, avait produit dans le quartier l'impression la plus profonde. N'a-t-on pas dit cette parole éminemment vraie : le monde appartient à celui qui l'aime le plus !

L'église de N.-D. de la Croix, vaste comme une cathédrale, se remplit tout entière de fidèles, et malgré le ministère des confessions, si pressant la veille du Jeudi-Saint, les stalles du chœur étaient garnies de prêtres.

On y voyait M. le Curé de la paroisse et tous ses vicaires, avec un grand nombre des membres du clergé séculier et régulier de Paris et même de la province.

La messe fut chantée avec diacre et sous-diacre par un célébrant qui paraissait presque un adolescent au milieu de cette vénérable assemblée sacerdotale : c'était le jeune successeur de D. Joseph Ronchail à la lourde charge de Directeur de l'Orphelinat salésien de Ménilmontant.

Que les mélodies grégoriennes sont pieuses et touchantes, quand elles sont interprétées en pareille circonstance avec intelligence et amour ! Que cette armée de petits clercs était édifiante dans ses évolutions si modestes et si recueillies au milieu du sanctuaire !

Après l'absoute donnée par M. le Curé de la paroisse, le cortège se dirigea vers le cimetière de Montparnasse.

Pour aller de Ménilmontant à Montparnasse, il faut traverser Paris en entier. Ce long trajet fut parcouru à pied par une assistance de plusieurs centaines de personnes où dominaient les ecclésiastiques, les enfants et les jeunes gens.

Vingt petits orphelins de 10 à 12 ans se tenaient de chaque côté de l'humble corbillard et composaient la plus touchante des couronnes. Leurs deux cents jeunes frères suivaient, mêlés de nombreux ecclésiastiques, leurs maîtres, amis, frères et fils du regretté défunt qui gagnait le champ du repos.

Don Joseph Ronchail, un des premiers fils de D. Bosco, était mort à l'âge de 47 ans. Après avoir fondé et dirigé pendant treize ans la Maison de Nice; il avait donné douze années de sa vie à l'Œuvre salésienne de Paris, où il venait de succomber sous le poids du travail, tel un soldat tombe au champ d'honneur, l'épée haute et face à l'ennemi.

« Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur » a dit l'Esprit-Saint par la bouche de l'Apôtre de la charité.

C'étaient bien vos œuvres, ô vrai prêtre de Jésus-Christ, qui vous faisiez cortège dans ce long parcours à travers la capitale et qui entouraient votre cercueil d'une auréole de bénédiction et de gloire! Vous aviez été le disciple fidèle de Celui qui prononça les divines paroles : « Je suis la Résurrection et la Vie; quiconque croit en Moi, quand même il serait mort, vivra; et celui qui vit et croit en Moi ne mourra jamais. »

Sur votre lit de mort vous aviez redit avec une foi profonde les paroles du patriarche de l'Idumée: « Je sais que mon Rédempteur est vivant, que je serai de nouveau revêtu de mon corps, et que dans ma chair je verrai mon Dieu ». Et sur ces deux ailes de la foi et de l'espérance, le cœur brûlant de charité, vous étiez retourné à Dieu.

Tout le monde connaît l'attitude admirable et touchante de la population parisienne en présence d'un cortège funèbre; personne qui, d'une manière ou d'une autre, ait la moindre tentation de manquer tant soit peu de respect. Or cette attitude est surtout religieuse et chrétienne, témoin les signes de croix innombrables que l'on fait si pieusement et dont nous avons été les spectateurs attendris.

O France de Charlemagne et de saint Louis, en présence de la mort tu te souviens de ton baptême: oublie-le moins durant la vie, et Dieu ne tardera pas à se rapprocher de toi pour te redonner force, gloire et bonheur.

Un témoin.

Le dernier mot de ce compte rendu à la fois douloureux et consolant, nous l'empruntons à une émouvante circulaire adressée à nos amis de la capitale et de la région par le Directeur de l'Oratoire salésien de Ménilmontant, Don Bessière: « Le bon Père vit toujours, il vivra plus que jamais, ses œuvres vivront, elles prospéreront, prendront un nouvel accroissement, et les constructions nouvelles si bien commencées, toujours avec votre appui si généreux, ne pourront que s'élargir pour étendre à un plus grand nombre d'âmes d'enfants, celles que le Sauveur Jésus aimait, le bienfait, si précieux de nos jours surtout, de l'éducation chrétienne. »

Tout nous autorise à croire que cette jeune Inspection du Nord ne restera pas longtemps privée du chef dont elle a besoin. Par leurs prières, nos chers Coopérateurs peuvent concourir très efficacement au choix du futur Inspecteur, en obtenant au Successeur de Don Bosco les lumières dont il a besoin pour confier ce poste à l'ouvrier que Dieu y a déjà nommé dans son cœur.

En attendant, nous rappelons à nos bienfaiteurs de Paris et de la région que Don Bessière porte seul le poids bien lourd d'un Orphelinat où un petit peuple très vivant demande sans cesse au Père du ciel sans doute, mais attend aussi de celui de la terre le pain de chaque jour. Du pain pour tous, parce que l'appétit des écoliers, futurs prêtres et missionnaires, est constant à l'égal de celui des jeunes apprentis dont l'activité anime les ateliers de l'École professionnelle des Salésiens de Ménilmontant; du travail aussi pour ces derniers, qui s'appliquent avec tout l'entrain d'une sincère gratitude aux labeurs de leur métier, afin d'alléger, dans la mesure de leurs très modestes forces, les charges de l'Œuvre.

Un mouvement généreux d'aumônes et de commandes serait, en ce moment, la forme la plus saintement délicate que pussent prendre les regrets unanimes laissés par le retour à Dieu du vénéré Don Ronchail.



AMÉRIQUE DU SUD

COLOMBIE

Autour des lépreux.

Un second Lazaret confié aux Salésiens.

(Rapport de Don Evasio Rabagliati.)

Les fruits abondants de l'apostolat salésien en Colombie sont vraiment dignes d'admiration. Nos Œuvres y prennent continuellement de plus larges proportions. Dans la Colombie, il ne s'agit plus uniquement de l'adoption et de la formation des fils du pauvre peuple, il ne nous a plus suffi d'ouvrir des Etablissements pour y élever chrétiennement les jeunes générations. Pendant que s'effectue heureusement ce travail d'évangélisation au milieu des Indiens, la divine Providence assigne un nouveau champ à notre dévouement : c'est le soin et le salut des lépreux.

Ce coin du champ du Père de famille souffre vraiment un douloureux abandon. Les dernières statistiques de la seule Colombie portent à 28,000 le nombre des malheureux dont la lèpre a fait sa proie. Et ce peuple d'infortunés attendait encore le héros bienfaiteur, qui, reprenant l'œuvre du divin Maître, s'intéressât à leurs douleurs physiques non moins qu'à leurs besoins moraux, et entreprit d'un cœur joyeux ce double assainissement de la nation.

Nous devons ici un hommage bien mérité à la Société de Saint-Lazare, qui fait l'impossible pour rendre à tous ces malheureux leurs souffrances plus tolérables. Mais son influence charitable est circonscrite dans les limites de l'un des nombreux Lazarets existants, (Agua de Dios); qu'est-ce, en vérité, si l'on pense que ces régions comptent une trentaine de Lazarets.

Il était réservé aux Fils de Don Bosco, non seulement de venir consacrer leur existence

et sacrifier leur vie, à l'imitation du vaillant et si regretté Don Unia, au soulagement des lépreux recueillis dans les divers Etablissements, mais en outre de plaider hautement leur cause, de faire comprendre aux autorités et aux populations l'absolue nécessité d'élever un vaste Lazaret, unique rendez-vous de tous les lépreux, afin d'isoler et de déraciner ce fléau de la nation colombienne. C'est l'œuvre au triomphe de laquelle se dévoue notre confrère Don Evasio Rabagliati. Depuis trois ans déjà il en caressait l'idée. Pour la réaliser, il sillonna en mille sens la vaste République, et par sa parole, par sa plume, fit tant et si bien qu'il recueillit de précieux subsides et put enfin choisir pour le futur Lazaret l'emplacement le plus avantageux.

Le rapport que nous publions mérite toute notre attention, parce qu'il est à la fois le compte rendu des Œuvres salésiennes en Colombie et le tableau émouvant des maux infinis que souffrent les pauvres lépreux.

Bogotá, le 12 novembre 1897.

VÉNÉRÉ ET BIEN-AIMÉ PÈRE DON RUA,

Le 9 septembre dernier, accompagné de mon confrère Don Alexandre Garbani, tout récemment arrivé d'une autre République de l'Amérique du Sud, et d'un jeune clerc de notre Maison de Fontibon, je partis de Santander pour aller donner une Mission aux lépreux qui habitent le Lazaret de la Contratacion; j'avais l'intention d'y laisser définitivement un prêtre salésien qui en prit désormais tout le soin possible.

Le nombre des lépreux. — Quelques rapprochements. — Les trois Lazarets — Une heureuse idée. — Sur le seuil d'un Lazaret: impressions.

Sachez tout d'abord que si grand est le nombre de lépreux répandus dans toute la Colombie, que je suis dans l'impossibilité de vous donner des chiffres précis. Les trois dernières années, je tentai d'en faire le bilan en recourant aux archives des autorités civiles: je n'aboutis à aucune donnée précise. Pour tout renseignement, on me signala comme une pure utopie le projet d'un recensement que le Gouverneur lui-même regrettait de ne pouvoir réaliser.

Cela tient à l'inexactitude des premiers

chiffres, qui relèvent du domaine public. Et toutefois bien des détails, des plus éloquents, sont parvenus à ma connaissance touchant ce problème; ils sont de nature, je crois, à provoquer l'attention du gouvernement de cette République. Voici plusieurs chiffres. Le Lazaret d'Agua de Dios, le plus rapproché de la capitale, abrite actuellement 1050 lépreux; ce nombre fait frémir si l'on songe au mal affreux qui les dévore. Le célèbre P. Damien n'arriva jamais, que je sache, à posséder dans son Lazaret de Molokai plus de cinq cents lépreux; et ici, dans nos calculs, nous prenons mille comme unité. Car n'oublions pas que ce millier d'Agua de Dios, bien loin de représenter la majorité des lépreux colombiens, n'en constitue réellement qu'une partie bien minime. Le Préfet du département de Santander, la plus opulente et la plus peuplée des régions, m'assurait il y a peu d'années que le nombre des lépreux disséminés dans le territoire soumis à sa juridiction n'était pas inférieur à 20,000. C'est que des neuf départements qui se partagent la nation colombienne, celui de Santander est le plus ravagé par le terrible fléau; mais si l'on tient compte des contingents proportionnés fournis par les huit autres départements, on trouve le total moralement bien juste de 30,000 lépreux. Trente mille victimes de la hideuse contagion! Telle est le déplorable tribut que lève en moyenne cette cruelle maladie sur les quatre petits millions clairsemés de citoyens colombiens! Voilà les résultats irrécusables d'un calcul dont l'exactitude est effrayante!

J'ai trouvé quelque part que dans les Indes Orientales, en Chine, notamment, le nombre des lépreux s'élève à 100,000. Il ne faut pas oublier que la population y dépasse quatre cent millions d'âmes; il n'existe donc aucune proportion entre 100,000 lépreux sur 400 millions d'habitants d'une part et d'une autre côté 30,000 malades sur 4 millions de Colombiens. D'où nous pouvons inférer tout naturellement que la Colombie est de toutes les nations celle où le terrible fléau sacrifie la plus grande hécatombe. Et si nous poussons notre raisonnement jusqu'à ses dernières conclusions, quelle solution donnerons-nous aux problèmes d'alimentation, de conservation, de soulagement physique et moral qui s'imposent d'eux-mêmes en présence de ces 30,000 lépreux?

Comme je l'ai dit plus haut, 1,050 d'entre eux sont recueillis à Agua de Dios, plus ou moins isolés du reste de la population; 800 se trouvent dans un autre Lazaret, sur le territoire de Santander, connu sous le nom de *Contratacion*; une soixantaine d'autres habitent un troisième Lazaret dit *Cano de Loro*, installé sur une rive du grand Bahía de Carthagène. Et tout le reste, c'est-à-dire le plus grand nombre, mène une existence affreuse sur un coin de leur sol natal, au fond de leurs casemates, où ils sont un danger permanent pour les personnes saines qui les entourent.

C'est au second des trois Lazarets sus-nommés que je poussai une visite au cours de septembre dernier. J'avais à cœur de tenir la promesse que j'en avais faite, voilà déjà trois ans, à ces pauvres déshérités du meilleur bien que puisse posséder l'homme ici-bas, quand il jouit déjà de la santé de l'âme. Je leur avais dit par manière d'adieu: « Je viendrai vous voir fréquemment, et je ne vous quitterai point sans vous laisser un prêtre salésien qui vive au milieu de vous pour opérer à *Contratacion* le bien que le regretté Don Unia a fait à Agua de Dios ». Depuis cette parole donnée, trois ans s'étaient écoulés, durant lesquels trop d'instances m'avaient été faites dans le même sens, tant par les lépreux en personne que par les autorités civiles et ecclésiastiques, pour que je fusse en droit de différer davantage l'exécution de ma promesse. Non pas que le désir m'eût manqué jusqu'alors de l'accomplir; mais j'avais été absorbé par les Missions de Saint-Martin, qui à elles seules occupaient le peu de personnel dont je pouvais disposer. Aussi étais-je bien peiné de mon impuissance à voler sur le champ au secours de ces pauvres lépreux, que tout le monde abandonne. Est-ce parce qu'ils sont trop dignes de compassion et trop nécessaires?

Je dois à la vérité de dire que les autorités civiles et le clergé ne perdaient pas de vue les lépreux de ce Lazaret. Je fis même connaissance, lors de ma première visite, avec le prêtre dévoué qui a le soin spirituel de ces pauvres malades. Mais la longueur acablante du chemin et le souci d'autres devoirs paroissiaux ne permettaient pas à cet aumônier de rendre au Lazaret plus d'une visite mensuelle, au cours de laquelle il administrait les sacrements aux lépreux qui les réclamaient. — Mais si, dans l'intervalle, quelqu'un se sentait mourir, il devait se résigner à entrer dans son éternité sans être soutenu par le ministère d'un prêtre. Situation bien critique pour cette communauté d'infirmités, si l'on songe et à la gravité du mal et au nombre de ses victimes. Il était donc de toute nécessité qu'un prêtre, résolu à tous les sacrifices, acceptât de vivre en compagnie de ces 800 exilés; la seule présence de ce Père au cœur aimant les ranimerait, la parole de cet ami fidèle les reconforterait, la main de ce ministre de Jésus-Christ leur dispenserait les sacrements au gré de leur piété, mais surtout elle leur octroierait un passe port pour l'éternité. Ce sont les bienfaits après lesquels soupiraient depuis si longtemps ces malheureux; ce sont les *desiderata* qui eurent finalement leur réalisation au cours de septembre dernier.

Notre départ fut fixé pour le 9 du mois. La veille, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, je fus invité à donner une conférence devant la Société de Saint-Lazare de Bogotà, sur les différents moyens de subvenir aux pressants et continuels besoins des lépreux d'Agua de

Dios. Tandis que je me rendais à l'église des RR. PP. Jésuites, où devait avoir lieu la réunion, une personne généreuse me remit une bourse que je ne fis qu'entreouvrir pour y distinguer un billet de banque de cent pesos (écus) destiné aux lépreux de la *Contratacion*. Ce fut pour moi toute une révélation, la découverte d'un nouvel horizon. Je n'avais guère songé qu'à porter à mes pauvres malades des secours moraux; cette dame, éminente Coopératrice salésienne, me faisait penser aussi au soulagement des maux physiques, à l'adoucissement des privations. — A l'issue de la conférence, je sortis de mon portefeuille le billet de banque providentiel, et, le présentant à mon sympathique auditoire, je lui en révélai l'origine et la destination. Je me fis un devoir d'ajouter que si la générosité publique se chargeait de gonfler mon portefeuille d'une liasse de feuillets semblables, j'aurais la joie, au dernier jour de la Mission, de faire goûter à tous ces chers lépreux le surcroît du royaume des cieux, en couronnant les exercices spirituels par des réjouissances bien méritées et depuis longtemps inconnues. Cet appel à la charité tomba en bonne terre; le matin suivant, avant mon départ, je pus compter 1,300 pesos (6,500 fr.), qui s'accrurent encore en chemin.

Il serait fastidieux de vous rééditer les péripéties, toujours identiques au fond, d'une excursion de Missionnaire à travers ces parages accidentés; je perdrais mon temps, non sans entamer votre patience, à vous faire assister une fois de plus aux passages pittoresques, aux incidents imprévus, aux épisodes poétiques de notre odyssée. Pour éviter la monotonie, on me permettra d'enjamber sur ce récit et de renvoyer le lecteur curieux de situations critiques, de voyages palpitants d'émotion, aux publications antérieures du *Bulletin salésien*. Mes esquisses de montagnes, de ravins, de mules indociles, de campements au clair de lune ne sauraient plus enrichir cette précieuse galerie. Je condenserai le tout en disant que ce voyage nous tint dix jours en selle, qu'il s'effectua heureusement pour les trois voyageurs, en dépit des heurts parfois inquiétants qui marquaient notre chemin, mais sont le fond indispensable de tous les paysages américains.

Il y avait trois ans que je n'avais point vu mes chers lépreux; eux, de leur côté, furent sous le coup d'une joie intense et rayonnante, en me revoyant au milieu d'eux, et non pas seul, comme la première fois, mais renforcé de deux Salésiens destinés à être des leurs. Une visite dans un Lazaret de lépreux provoque toujours une profonde impression, même chez ceux qui ont dû contracter l'habitude de traiter avec de tels malades; mais l'étranger, pour qui ce tableau révoltant était inconnu et devient nouveau, sent tout son être saisi, là, sur le seuil même, remué, bouleversé, déséquilibré par de puissantes émotions. Oh!

la vue inoubliable de ces amas grouillants de rebuts humains, cette promiscuité douloureuse de tous les êtres dont on ne saurait dire le sexe et qui appartiennent à tous les âges de la vie, ce défilé lugubre de toutes les formes qu'emprunte la *cruelle rongeuse*, ces membres capricieusement mutilés! Si maintenant vous dévisagez les malades pour leur parler du regard, vous ne rencontrez que des faces d'où est effacée l'image humaine, où les organes sont hachés sous les morsures de la lèpre hideuse et sans pitié. Et par ce que l'on voit, on devine suffisamment les horreurs que voilent des lambeaux souvent mal ajustés sur les corps de ces malheureuses proies du terrible fléau. Si encore tout ce peuple restait cloué sur place et n'offrait au visiteur que l'aspect d'un sinistre tableau vivant! Mais le mouvement, le déplacement viennent rendre ces scènes plus éloquentes et nous en faire sentir un peu la douleur à nous-mêmes. Ça et là ce sont des estropiés qui manœuvrent vaille que vaille des bâtons, des béquilles, des supports grossièrement travaillés. A côté de vous un misérable s'aide de ses bras pour avancer, c'est-à-dire pour ramper sur le sol: ce sont des mains qui s'industriellent à suppléer au défaut des pieds, ou des pieds qui s'évertuent en maintes occasions à remplir l'office des mains absentes. Dieu!... vous n'avez pu vous détourner, et vous venez de voir passer, là, sous vos yeux, plusieurs de ces pauvres lépreux emportés comme des enfants dans les bras de leurs infirmiers! Ceux-là touchent à leur délivrance: leur prison est démolie: ils n'ont plus que l'âme qui soit indemne. Le visiteur, navré de ce spectacle, ramasse alors, pour le refouler au-dedans de lui, ce flux d'impressions qui monte à l'assaut de son cœur, et il sèche les larmes qui à son insu ont jailli abondantes de ses yeux. Tel fut aussi l'évolution des poignantes émotions que subit notre cher confrère Don Garbari, dont je pouvais étudier l'âme, en ce moment remuée. Je le vis tour à tour pensif à mesure que reculait de plus en plus des centres et des quartiers civilisés ce champ mystérieux de la *Contratacion*, qu'il devrait à lui seul féconder de ses sucurs apostoliques; puis doucement rêveur au son clair des cloches joyeuses nous souhaitant la bienvenue; et enfin sensiblement touché quand il se vit soudain entouré, béni et fêté par ces êtres souffrants déjà chers à son cœur. Alors il ne put se contenir davantage et répondit par des flots de larmes à ces témoignages sincères d'affectueuse vénération. C'était la voix de la nature, mais que devait bientôt dominer, et pour toujours, celle de la grâce. Don Garbari n'avait de sa vie vu aucun lépreux. En route je m'étais efforcé de lui en donner une idée approchante, et par mes descriptions, parfois bien crues, je lui inspirai un avant-goût de l'existence menée en ce milieu de douleurs incessantes et de scènes révoltantes. Mais le travail de son imagina-

tion palissait maintenant à côté de la réalité; le face à face avec l'insatiable mangeuse de chair humaine provoquait chez lui une impression trop violente pour qu'il pût la dissimuler.

Statistique du Lazaret de la Contratacion. — Triste histoire, mais vraie pourtant. — Famine des chercheurs d'or. — Les désagréments topographiques. — Trou d'enfer.

Le Lazaret de la *Contratacion* est dans sa soixante-deuxième année d'existence. Évidemment il n'a pas toujours eu l'importance qu'on lui sait aujourd'hui. À ses débuts, il se composait uniquement de huttes délabrées, disséminées *ab hoc et ab hac* en nombre suffisant pour les lépreux, rares alors, qu'elles abritaient. Actuellement ces taudis dépassent la centaine et contiennent un personnel de 2,000 individus entre malades et infirmiers. Les lépreux atteignent à eux seuls le chiffre de quelque 800. Le reste se compose de gens charitables qui soignent et surveillent les pauvres malades. On voit des époux dignes de ce nom s'entourer mutuellement d'attentions et de sollicitude, des fils prodiguant les soins les plus dévoués aux auteurs de leurs jours, des parents éplorés disputant morceau par morceau aux griffes de la hideuse ogresse la chair de leurs enfants. Plus loin ce sont de vieux exemples d'amitié fraternelle. Mais la grande majorité de ces gardes-malades sont des femmes mercenaires vendant leurs services aux lépreux pour un modique salaire. Il ne manque pas non plus ici de ces exploiters éhontés, rompus aux cruels agissements de l'usure, qui ont le front de spéculer sur les besoins et les souffrances de ces malheureux; et c'est déplorable à avouer, mais ils ne réussissent que trop dans leur abominable métier.

Un jour je rencontrai sur mon chemin un de ces chercheurs d'or affamés, de nationalité italienne, échoué dans ce Lazaret une semaine avant notre visite. L'occasion s'étant présentée d'engager un entretien, je l'abordai ainsi: « Eh bien, mon ami, quel bon vent vous amène? » — « Mon Révérend Père, je viens me faire une fortune! ».

La fortune! Voilà sa cynique réponse! Venir dérober l'or dans le sanctuaire même de la douleur, demander une fortune à un coin de terre qui ne produit que la souffrance, qui ne recèle d'autres gisements que ceux de la misère! Venir dévorer ces malheureux, comme l'autre lèpre soutire le sang de leurs veines! C'était bien là un second fléau dont la seule pensée me révoltait. Aussi dis-je à mon triste sire: « L'endroit n'est pas des mieux choisis, je ne vous reconnais même pas de grandes chances de succès en ce pauvre Lazaret. » — « Nous verrons bien, riposta-t-il avec un haussement d'épaules, et si ce n'est pas ici, nous chercherons ailleurs. » — Une autre fois, il y a de cela plusieurs années, j'avais fait

connaissance, à Agua de Dios, d'un sacré natif de Gênes et répondant au nom de Figari; il s'adonnait lui aussi à cette mauvaise besogne; mais il ne put en profiter, car atteint à son tour de la contagion, il expirait après deux ans de cette odieuse manœuvre. Et ils ne se comptent plus ceux qui, à l'exemple de ces pauvres hères, prennent un Lazaret pour une mine de pépites d'or et viennent exploiter indignement les malheurs d'autrui. *Auri sacra fames!* Exécration soif du lucre! Perfide cupidité humaine! À quelles ignominies n'abaisses-tu pas les âmes que tu possèdes!

Le Lazaret de la *Contratacion* est situé à une journée et demie de cheval de la ville de *Socorro*, capitale de la province de ce nom. On ne pouvait choisir plus mal l'emplacement d'un Lazaret. Les personnes frappées de la lèpre ont besoin, pour adoucir leurs souffrances, d'un climat sec et brûlant, comme celui d'Agua de Dios par exemple; or à la *Contratacion* le climat est à peine tempéré, plutôt froid que doux, et en outre très humide. Il ne contribue pas peu à augmenter les douleurs de ces pauvres malheureux. Le bain quotidien s'impose au lépreux, non seulement pour calmer le feu et l'irritation de la maladie, mais aussi pour entretenir la propreté du corps. À cette fin l'eau ne manque pas dans ce Lazaret, et même sa trop grande abondance cause un excès d'humidité mortel pour les habitants: mais ils sont peu nombreux ceux qui ne craignent pas de se baigner fréquemment. Ce manque de soins explique la fétidité insupportable, qui non seulement émane des lépreux, mais enveloppe aussi leurs infirmiers, et dont l'église principalement est infectée à l'heure des offices. Enfin le lépreux a besoin de distractions captivantes; il aime les passe-temps agréables, les promenades au grand soleil, les tapis nuancés des jardins, tous les innocents et légitimes enchantements capables de suspendre momentanément la souffrance, d'emprisonner son attention ailleurs que dans ses plaies, et de lui donner l'illusion, fugitive hélas! du bonheur de vivre. Malheureusement le Lazaret de la *Contratacion* n'est doté d'aucun de ces charmes. Assis sur le sommet d'une montagne, ce n'est pas sans de lourds sacrifices que les gens mêmes bien portants peuvent s'y rendre et surtout y voter. Et que dire de l'entretien de cette foule de malades, principalement quand la lèpre arrive au terme de son œuvre! Sur ces hauteurs, le terrain se montre partout calcaire ou rocailloux. Quelques lambeaux de sol roussi font de bien petites taches sur ce fond dénudé et sauvage, mais sans jamais se teindre des vives couleurs de la végétation, et cette déplorable situation réduit nos lépreux à un perpétuel désœuvrement. Alors ils consacrent leurs loisirs à étudier tristement sur eux les progrès effrayants du mal, et à supputer l'intensité des douleurs à venir. Terrifiants calculs psy-

chologiques, d'où ne se dégage rien moins que la soif du néant et la sombre morale du désespoir!

Pour beaucoup de ces infortunés qui entrent à peine dans le premier période du mal, un peu de travail manuel ne serait pas chose impossible et moins encore nuisible: cela constituerait pour eux un vrai bien, physiquement et moralement parlant; ce leur serait un vrai trésor qu'un coin de terre arable à proximité de ce domaine; ils y trouveraient, en même temps qu'un sujet de distraction, une ressource immédiate quand ne leur parviendraient pas à temps les subsides pécuniaires que l'administration départementale a mission de leur adresser. Malheureusement aucun article de ces beaux desseins ne saurait trouver ici sa mise à exécution, pour les raisons ci-dessus mentionnées, l'inclemence des saisons et la stérilité du sol. Qu'arrive-t-il en pareille occurrence? Pour peu que le Gouvernement néglige ou retarde l'envoi hebdomadaire des trois mille écus destinés à l'entretien de ces malheureux, alors c'est l'apparition d'une autre plaie, d'une autre souffrance, celle de la faim, qui rendrait plus insupportable encore cette vie de misères, si elle le pouvait être davantage.

Le coin de montagne où s'abrite le Lazaret est si malencontreusement choisi qu'en 1894, lors de ma première visite, il me rappela d'instinct l'une de ces bouches d'enfer que décrit notre Dante. Ce rendez-vous étant fixé au pic altier d'une montagne, il faut plusieurs heures pour y atteindre, même quand on dispose de montures exercées; si l'ascension s'effectue en plein jour, on se sent dévorer par les rayons du soleil, de façon que mules et cavaliers arrivent là-haut plus morts que vifs, sans la moindre envie de refaire jamais cette voie douloureuse. Et encore nous étions, nous, florissants de santé. Quel supplice ne doit-ce pas être pour les victimes de la lèpre!

Aussi ajoutais-je sincèrement foi au récit émouvant de certains drames que nous esquissa notre guide, ranimant de scènes lugubres les crevasses, les roches abruptes, les précipices que nous venions à effleurer au passage.

« Père, me disait-il, remarquez cet arbre; dernièrement un pauvre lépreux, n'écoutant que le désespoir, se pendait à l'une de ses branches; ici, ajoutait-il, en me désignant un gouffre béant, un autre de ces malheureux, mettant en défaut la vigilance de ses gardes, s'est élancé dans le vide ». Et ce Lazaret de la *Contratacion* est ainsi le théâtre de fréquents suicides plus tragiques les uns que les autres.

Voilà comment m'était venu de lui-même à l'esprit ce rapprochement du Lazaret avec un trou de l'enfer dantesque; cette comparaison était de bon aloi, et à plus d'un titre. Après beaucoup d'efforts et de fatigues, je dominaï enfin la crête de cette superbe montagne. De si haut, j'abaissai les yeux, et en

fouillant d'un regard scrutateur les bas-fonds dont les contours s'effaçaient sous la pénombre, je voyais se dessiner vaguement au bas de l'abîme le village de la *Contratacion*, dont on devine plutôt les maisons et les habitants, au point de croire à un bloc de pierre ponce fourmillant des plus petits insectes de la création. La hauteur de ce précipice est effrayante et inspire le vertige; les parois de la montagne sont taillées à pic de ce côté et rappellent les murs gigantesques dont les géants de la Fable défendaient leurs cités. Pour se rendre au village, il faut suivre une piste déjà tracée et fuyant à travers les interstices des rochers. C'est tour à tour un sentier courant en forme de lacets, rompu bientôt par un escalier dont les marches, grossièrement taillées dans la roche, sont perpendiculaires au flanc de la montagne; puis c'est une souche vermoulue faisant l'office de passerelle, etc. Une vraie descente américaine dont il ne faudrait pas hasarder l'aventure au moment d'un orage; on risquerait d'être entraîné avec tous les obstacles que balaye le cyclone.

Notre apparition au Lazaret; l'allégresse générale. — La mission suspendue à cause de la famine. — Les secours de la charité. — Un ami incomparable. — Visite imprévue de la fièvre. — Une prompt diversion à SOCORRO. — Traitement de dix-huit jours. — Rétablissement de la santé. — Au revoir!

Après dix longs jours d'un pénible voyage, nous arrivâmes sains et saufs au terme de notre course, dans la soirée d'un dimanche, sur le coucher d'un vivifiant soleil de septembre.

Point n'est besoin d'insister sur l'allégresse dont rayonnèrent tous les fronts, quand ces pauvres lépreux nous possédèrent au milieu d'eux; la joie est d'autant plus vive chez eux, le bonheur, quand ils le goûtent, est d'autant mieux senti, que bien rares sont les occasions où leur visage couvert de plaies et voilé d'une sombre mélancolie peut enfin se déridier, et où leurs yeux ternes, presque éteints, reluisent d'un éclair de gaieté. Nous pouvions maintenant les contempler tous, bien portants ou malades, rassemblés là autour de l'estrade qu'on avait dressée pour nous souhaiter la bienvenue. Seuls faisaient défaut ceux que la lèpre, arrivée à son dernier degré, avait mis dans l'impossibilité de se mouvoir de leur couche. Je reconnaissais encore bien des figures et me rappelais beaucoup de noms. Mais un grand nombre avaient succombé aux attaques du fléau, et une foule d'autres, inconnus et nouveaux pour moi, avaient pris leur place.

Ce même soir, nous procédâmes à l'inauguration de la Mission; mais, dès le matin suivant il nous fallait la suspendre, en présence

d'une sérieuse difficulté qui vint à ma connaissance. Depuis trois longues semaines, le Gouvernement, qui se débattait dans un réseau de crises budgétaires, n'avait envoyé aucun subside au Lazaret; c'est vous dire que toute cette communauté se trouvait à jeun depuis trois semaines, et que ses membres succombaient aux tiraillements de la faim, puis aux suggestions du désespoir. « Père, me disaient ces malheureux, comment pouvons-nous bien faire la retraite avec cette faim qui nous dévore? La bonne volonté ne nous fait pas défaut, ce sont les forces qui nous manquent ».

— Et ils disaient vrai. Je convins moi-même facilement de l'impossibilité de faire porter d'heureux fruits à la Mission, si préalablement on ne remédiait aux ravages d'une famine toujours aux aguets. J'avais sur moi le salut, grâce au dépôt des aumônes importantes que m'avaient confiées nos généreux catholiques de Bogotà en faveur de ces pauvres lépreux. Avant mon départ j'avais résolu d'attendre la clôture des exercices spirituels pour répartir ces offrandes; mais cette complication me faisait changer de décision.

(A suivre.)



BRÉSIL (Saint-Paul) Au Sanctuaire du Sacré-Cœur. — Nous lisons dans la *Petite Revue catholique* de Saint-Paul, du 23 janvier, la note suivante: « C'est avec une grande consolation que nous relatons ici combien vive et ardente est la piété au Sanctuaire du Sacré-Cœur, dirigé par les Salésiens de Don Bosco. L'année dernière (1897), on y a distribué 41,200 Communions, parmi lesquelles on compte plus de 300 premières Communions. Le nombre des Messes célébrées est de 4000 environ; les fidèles viennent toujours y assister en grand nombre. Les dimanches et jours de fêtes d'obligation, plus de 500 enfants, répartis en diverses catégories, viennent y entendre l'explication du catéchisme sur les principales vérités de notre sainte religion. Ces chiffres, tout en montrant d'une façon éloquente le zèle et le grand bien opéré par les fils de Don Bosco dans le Sanctuaire du Sacré-Cœur, sont une preuve irréfutable du réveil de l'esprit religieux dans cette importante capitale, qui a pris le nom de l'Apôtre des gentils. »

« Nos plus chaleureuses félicitations aux dévoués Salésiens. Nous souhaitons de tout notre cœur que le pieux sanctuaire du Sacré-Cœur continue à produire des fruits précieux pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes. »

PATAGONIE SEPTENTRIONALE (Chosmalal). En Mission. — Une lettre de Don Gavotto à notre Supérieur général nous apprend que la mission donnée par notre confrère, du 26 octobre au 22 décembre de l'année dernière, dans les différentes régions des Cordillères du Chili et des fleuves Neuquen-Agrío et Norquin, a donné les résultats suivants:

Confessions 230; Communions 210.
Baptêmes 131; Mariages 12.

Notre heureux confrère remercie le Seigneur de l'avoir jugé digne de souffrir quelque chose pour son amour. Il a dû braver souvent le froid le plus glacial; bien des fois il a été contraint de passer la nuit en pleine campagne. Étant donné la misère extrême où se trouve plongé tout le pays, Don Gavotto et le jeune catéchiste qui l'accompagnait ont eu maintes fois à souffrir de la faim, sans pouvoir même trouver un morceau de pain à manger. Quand le zélé Missionnaire dut traverser le redoutable Neuquen, peu s'en fallut qu'il ne fût englouti par les tourbillons, ce qui arriva malheureusement au pauvre Don Agosta.

Sauvé d'un péril si imminent, Don Gavotto prie notre vénéré Père Don Rua de vouloir bien s'unir à lui pour rendre grâce à Dieu et à N.-D. Auxiliatrice, qui s'est toujours montrée la Mère la plus tendre à l'égard des Missionnaires salésiens.

Nous demandons à nos lecteurs d'unir leurs prières aux nôtres en faveur de nos bons et courageux missionnaires, qui passent leur vie au milieu de périls de tout genre.

VARIÉTÉS RELIGIEUSES

Un appel aux Catholiques de France

Hommage solennel à Jésus-Christ Rédempteur et à son auguste Vicaire, le Souverain Pontife, pour la fin du XIX^e siècle et le commencement du XX^e.

Un Comité international, formé sous le haut patronage du Pape Léon XIII et ayant à sa tête, comme président d'honneur, le cardinal Jacobini, invite tous les catholiques de la terre à une imposante manifestation de foi, d'amour et de réparation, pour expier les péchés du siècle qui s'achève et consacrer à Dieu celui qui va commencer.

M^{GR} Péchenard, recteur de l'Institut catholique de Paris, a été nommé par S. E. le cardinal Jacobini *délégué national pour la France*.

Afin de préparer et d'accomplir ce grand acte, le Comité international propose les moyens suivants :

I

Pèlerinages.

Les catholiques, pendant la fin de ce siècle, multiplieront les pèlerinages aux sanctuaires diocésains et nationaux les plus célèbres.

Ils sont particulièrement invités à prendre part, soit en personne, soit au moins en union de prières, aux quatre grands pèlerinages généraux qui se feront :

Le 1^{er} à Lourdes en 1899.

Le 2^e aux Lieux saints de Palestine en 1899.

Le 3^e à la Sainte maison de Lorette en 1900.

Le 4^e à Rome en 1900-1901.

II

Cérémonies religieuses.

Pendant ces trois années, dans tous les diocèses, sur la détermination des évêques respectifs, le Comité demande l'organisation de missions ou prédications spéciales, d'œuvres d'apostolat et de prières, pour obtenir la *persévérance des peuples dans la foi, le retour des Églises séparées à l'Église romaine, la paix et la prospérité des nations*.

On propose en outre :

1^o L'érection dans les cathédrales et les églises importantes de *croix commémoratives* portant l'inscription suivante: *Anno 1900. Jesus Christus, Deus Homo, vivit, regnat, imperat.*

Ces monuments seraient inaugurés avec grande solennité dans la nuit du 31 décembre 1900.

2^o L'exposition solennelle du Très Saint-Sacrement, pendant quarante heures consécutives, depuis le 30 décembre 1900 au soir, jusqu'au 1^{er} janvier 1901 au matin.

3^o L'adoration générale du Très Saint-Sacrement, dans toutes les églises, durant la nuit qui unira les deux siècles.

III

Couronnement de l'Œuvre à Rome.

C'est à Rome, le foyer de notre sainte religion, qu'auront lieu les plus imposantes cérémonies d'expiation et de reconnaissance, auxquelles tous les catholiques devront s'associer.

Le Souverain Pontife, au jour de l'Épiphanie 1901, recevra officiellement l'hommage de la gratitude, de la fidélité et de l'amour de tous ses enfants.

Le Comité international déposera en cette circonstance aux pieds de Sa Sainteté une offrande commémorative de tous les catholiques à leur premier pasteur.

Tous à l'Œuvre.

Tel est l'appel adressé par le Comité international à l'univers catholique.

Individus, familles, cités, nations, clergé et simples fidèles, que tous s'unissent d'intention et de cœur pour contribuer au *solennel hommage* à Jésus-Christ Rédempteur et à son auguste Vicaire.

Un *Bulletin périodique*, organe du Comité national français, va être créé incessamment pour donner de plus amples détails sur le but et les moyens de cette éclatante manifestation. Il tiendra aussi les lecteurs au courant de l'organisation des pèlerinages et des projets des divers Comités diocésains.

COMITÉ NATIONAL FRANÇAIS

sous le haut patronage de leurs Éminences les Cardinaux
et de NN. SS. les Archevêques et Evêques de France

Président d'honneur: S. Em. le cardinal Richard, archevêque de Paris.

Président: M^{gr} Péchenard, protonotaire apostolique, recteur de l'Institut catholique de Paris.

Vice-présidents: { M. l'abbé de Bréon, curé de
Saint-Germain-l'Auxerrois.
Le V^{te} de Damas.

Secrétaires: { M. Cyprien Halgan.
M. Gabriel Habault.

Trésorier: C^{te} de Kreuznach.

MEMBRES DU COMITÉ.

M^{gr} Le Roy, évêque d'Alinda, Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

Le R. P. Bailly, des Augustins de l'Assomption.

M. Victor Bettencourt.

Le R. P. Bourgeois, des Frères Prêcheurs.

M. Gazeau.

C^{te} Maurice Delamarre.

C^{te} de Favières.

M. de Lapparent, membre de l'Institut.

Le R. L. Lemius, des Oblats de Marie.

C^{te} de Nicolay.

Le R. P. Plazement, de la Société de Marie.

Le R. P. Pottier, de la Compagnie de Jésus.

Le R. P. Tesnières, du Très Saint-Sacrement.

C^{te} de Villoutreys.

Le siège de l'Œuvre en France est à l'Institut catholique, 74, rue de Vaugirard, Paris.

Indulgence de 100 jours applicable aux âmes du Purgatoire; à gagner une fois par jour seulement, valable jusqu'à la fin de 1901 pour tous ceux qui réciteront la prière suivante:

ORAISON.

Accordez-nous, Dieu très clément, par l'intercession de la Bienheureuse Vierge Immaculée, d'expier par nos larmes de repentir les fautes de ce siècle qui est à son déclin et de préparer les commencements du siècle qui va venir, de telle sorte qu'il soit voué tout entier à la gloire de

votre Nom et au règne de Jésus-Christ votre Fils, afin que toutes les nations le servent dans une même foi et une parfaite charité. Ainsi soit-il.

Permis d'imprimer

Paris, le 2 avril 1898.

Fr. card. RICHARD,
archevêque de Paris.



COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 mars au 15 mai 1898.

France.



S. G. M^{gr} Louis-Jules Baron, évêque d'Angers,
Paris.



AIX: M. l'abbé Et. Chieusse, Aix.

— M^{me} V^{ve} Raymond, Berre.

AMIENS: M. le Vicomte de Forceville, Amiens.

ANGERS: M^{me} Mayaud du Temple, Saumur.

— M^{me} de la Vingtrie, Angers.

ANGOULÊME: M. le chanoine Pierre Devant, Angoulême.

ANNECY: M^{me} Marie Dupraz, Lullin.

— M^{me} Barga, Plagnes.

— M^{me} Brèche, St.-Gervais-les-Bains.

ARRAS: M. Bregeant, Calais.

— Sœur Joanna-Maria Blount, de la Visitation, Boulogne.

AUTUN: M^{me} Guillermain, Romanèche-Thorin.

— M^{me} V^{ve} Sordet de la Blanche, St.-Germain du Plain.

BELLEY: M^{me} V^{ve} Marie Reine Carrier, Vaux.

BESANÇON: M. Pizard, Vesoul.

— M^{me} V^{ve} Noël, Besançon.

CAMBRAI: M^{lle} Pauline-Julie-Hortense Boeykens, Cambrai.

— M. l'abbé Dezitter, La Madeleine-lez-Lille.

— M^{me} Verdonck, Lille.

— M. l'abbé Bécuwe, *Lille*.
 — M. l'abbé Cockempot, *Warkem*.
 — M^{me} V^{ve} Bateau, *Lille*.
 — M^{me} V^{ve} Duleux, *Douai*.
 — M. Wattier d'Hally, *Lille*.
 — M. G. Jacquart, *Lille*.
 — M. Descamps-Crespel, *Lille*.
 — M^{lle} Émile Scailteux, *Lille*.
 — M. Calixte Manet, *Douai*.
 — M. Guyon, *Lille*.
 CHALONS : M. de Venoge, *Épernay*.
 CHAMBÉRY : M. l'abbé Doche, *Faverges*.
 — M^{me} V^{ve} Balmain, *Chambéry*.
 CHARTRES : R^{de} Sœur Modeste, *Chartres*.
 — M^{me} de Boisroger, *Chartres*.
 — M. le marquis de Prunelé, *Château de Moléans*.
 COUTANCES : M. Duchenne, *Les Pieux*.
 DIGNE : M. le Ch^{ne} Signoret, *Castellanne*.
 FRÉJUS : M^{lle} Julie Gallard, *St.-Cyr*.
 — M^{me} V^{ve} Caroline Fanche, *Fréjus*.
 — M^{lle} Joséphine Benet, *St.-Cyr*.
 — M^{lle} Fabre-Laripelle, *Toulon*.
 — M^{me} V^{ve} Flavie Toucas, *Pierrefeu*.
 — M. Louis Romain, *Toulon*.
 LANGRES : M. le Ch^{ne} Flocard, *Langres*.
 LIMOGES : M^{me} F. M. Lagrange, *Rochechouart*.
 — M^{lle} Marie Merlin, *Veyrac*.
 LUÇON : M^{lle} de Monté de Rezé, *La Boupère*.
 MARSEILLE : M^{me} Combalat, *Marseille*.
 — M^{lle} Touache, *Marseille*.
 — M. l'abbé Pin, *La Viste*.
 — M. Félix Gardair, *Marseille*.
 — M. Henry Sabatier, *La Ciotat*.
 MONTPELLIER : M. Dieudonné Vidal, *Pignan*.
 NEVERS : M. l'abbé Duvernoy, *Châteauneuf Val de Barys*.
 NICE : M^{me} Emma Como-Gallen, *Nice*.
 — M. Simond, *Nice*.
 — M. l'abbé Marcelin Constant, *Nice*.
 — M^{lle} Delphine Mutate, *Nice*.
 — M^{lle} Émilie Jélisse, *Menton*.
 NÎMES : M^{me} V^{ve} Queyrat, *Beaucaire*.
 ORAN : M^{lle} Angéline Deweghi, *Oran*.
 PAMIRS : M. l'abbé J. F. Bertrand, *Ussat-les-Bains*.
 PARIS : M. l'abbé Blot, *Paris*.
 — M. l'abbé Rivié, *Paris*.
 — M^{me} A. du Molinet-Labour, *Paris*.
 — M^{me} la C^{sse} de Nugent, *Paris*.
 — M^{me} Martel, *Paris*.
 — M^{me} la Baronne Boissonnet, *Paris*.
 — M^{me} de Chasseval, *Paris*.
 — M^{me} Amélie de Pellan, *Paris*.
 — M. G. Ginoux, *Paris*.
 — M^{lle} Butler, *Paris*.
 — M. Louis Frion, *Paris*.
 — M^{me} la C^{sse} de Beaumont, *Paris*.
 — M. Arnoult-Lépine, *Paris*.
 — M^{me} Olivier Tournouër, *Paris*.
 QUIMPER : M. le Ch^{ne} Messager, *St.-Pol-de-Léon*.

RENNES : M^{me} la C^{sse} de Guer, *Rennes*.
 — M. Jean-Marie Rombin, *Montfort-sur-Meu*.
 LA ROCHELLE : M. le Marquis de Saint-Giniez, *Saintes*.
 RODEZ : M. le Ch^{ne} Arnal, *St.-Affrique*.
 ROUEN : M^{me} Marie Harel, *Rouen*.
 ST.-BRIEUC : M. l'abbé Hillion, *St.-Brieuc*.
 — M. l'abbé Gautier, *St.-Brieuc*.
 ST.-FLOUR : M^{lle} Blanche Lenormand, *Murat*.
 SENS : M. l'abbé Leduc, *Sens*.
 TOULOUSE : M. l'abbé A. Lambic, *Roques*.
 VANNES : M. l'abbé Michel Chamen, *Introd*.
 VERSAILLES : M^{me} Em. Mathieu, *Versailles*.

Étranger.



ALLEMAGNE : M. l'abbé O. Schneider, *Neuss*.
 — M^{lle} Catherine Lamby, *Weismes*.
 ALSACE-LORRAINE : M. l'abbé Krieg, *Rohrback*.
 — M. Maurice Sutterlin, *Mutzig*.
 — M^{me} V^{ve} François Schaal, *Strasbourg*.
 — M^{me} V^{ve} Joséphine Heimbürger, *Dannemarie*.
 BELGIQUE : M^{me} Camille Cardon, *Anvers*.
 — M^{lle} de Beukelaer, *Anvers*.
 — M^{me} V^{ve} Lamarche-Velaerts, *Liège*.
 — M^{me} Julia de Forest, *Bruxelles*.
 HOLLANDE : M^{me} J.-J. Otterbeck-Meeckmans, *Amsterdam*.
 — M. l'abbé Ed. Rutten, *Maestricht*.
 — M^{me} P. A. Philippona, *La Haye*.
 ITALIE : M. Basile Armand, *St.-Nicolas*.
 — M^{lle} Monique Vagueur, *Morges*.
 — M^{me} Éléonore Impérial, *Charvensod*.
 — M. Alliod, *Aoste*.
 — M. J.-B. Gal, *Aoste*.
 PORTUGAL : S^{ra}. Marquesa Tallaia Lapa, *Lisboa*.
 — Ex^{ma}. S^{ra}. Marqueza da Foz, *Lisboa*.

Pater, Ave, Requiem.



Les recommandations devront être adressées à Don Le-moyne, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 15; celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. L'inscription sur cette liste est gratuite : quand une offrande accompagne la demande d'inscription, cette offrande figure toujours à côté du nom de la personne défunte, à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire. — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco réalisait lui-même en apprenant la mort d'un membre de la Pléiade Salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du Bulletin se feront un pieux devoir de l'imiter, Les Coopérateurs prêtres voudront bien avoir de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.

Avec perm. de l'Autor. ecclésiast. - Gérant: JOSEPH GAMBINO
 1898 - Imprimerie salésienne.